

REVUE [EXTRAITS] DE PRESSE

L'intégralité à consulter : WWW.LAMANUFACTURE.ORG

ATTACHÉE DE PRESSE MURIELLE RICHARD
presse@lamanufacture.org // 06 11 20 57 35



la manufacture
collectif contemporain

CECI N'EST PAS UN ÉDITO

.....
PENSER MÉMOIRE CRÉATIVE
DES TRIBULATIONS ADULESCENTES
DÉCOMPOSER/RECOMPOSER
CRÉER LE JOURNAL D'UNE CRÉATION
DE L'ENFANCE ET DU MONDE INVISIBLE
HOMOPHOBIE ORDINAIRE
MÉTÉE MODERNE
QUAND LA VIE S'ÉLOIGNE
MERVEILLES HORRIFIQUES
CANDIDE SEMOI
APPRENTI TERRORISTE
CHRIST IS BACK
CHIMÈRES, COSTUMES SUR MESURE
MÉMOIRE DE L'ŒIL
SERVICE HANNAH HARENOT
SYRIE MY LOVE
HISTOIRE COMMUNE,
VISIONS DIFFÉRENTES
FLORA & BEATBOX
DÉCONSTRUCTION DES ILLUSIONS
CONNAISSONS-NOUS L'ISLAM ?
ET TOI DANS TOUT CELA ?

Le collectif contemporain

ÉDITION 2017

6 > 26.7

La Manufacture/collectif contemporain
2 rue des Écoles • 84000 Avignon
Salles climatisées • Bar & Restaurant

WWW.LAMANUFACTURE.ORG



Festival d'Avignon : une pièce sur les dernières heures de Mohamed Merah

Le jeune metteur en scène Yohan Manca présente et joue dans le off du Festival d'Avignon une pièce inspirée des dernières heures de la vie du terroriste Mohamed Merah. Un pari osé et réussi.

Le Festival d'Avignon propose 1 480 spectacles dans son off. Parmi les oeuvres, beaucoup de comédies, de stand up mais aussi des sujets graves. Ainsi, le jeune metteur en scène Yohan Manca présente et joue *Moi, la mort je l'aime comme vous aimez la vie*, récit des dernières heures de Mohamed Merah, le terroriste islamiste qui a tué sept personnes en mars 2012. Un pari osé et réussi.

Entre le 21 et le 22 mars 2012, pendant trente-deux heures, la police essaie de convaincre Mohamed Merah, terré chez lui, de se rendre. En vain : l'assaut est donné et Mohamed Merah meurt. *"Sache qu'en face de toi tu as un homme qui n'a pas peur de la mort"*, déclame Yohan Manca dans la pièce. À partir du verbatim des négociations entre le terroriste et la police publiés dans Libération, l'écrivain Mohamed Kacimi a écrit ce texte. Yohan Manca le met en scène et joue donc Mohamed Merah.

Une pièce pour comprendre et non pour excuser

Interpréter un tel personnage dans le contexte actuel n'est pas facile, reconnaît Yohan Manca. *"On est conscient que tout ça est bouillant et que c'est clivant. Évidemment, il y a des gens qui n'ont pas envie de voir ça, qui n'ont pas envie d'entendre ça, qui n'ont pas envie de se replonger dans ces affaires-là"*, concède le jeune metteur en scène. Il estime pourtant que c'est un travail nécessaire. En tant que comédien, apprivoiser le personnage a été assez complexe pour lui mais paradoxalement, il a trouvé que c'était *"intéressant d'aller chercher chez les salauds"* dans son travail.

Sur scène, il y a une cloison : d'un côté, Mohamed Merah, de l'autre, le policier. Le texte est sobre et plus fluide que l'original, heurté par le stress et les rebondissements de la nuit. La banalité du mal frappe le spectateur : la pièce met cette horreur glaciale sur scène, elle montre pour essayer de comprendre et pas pour excuser. *"J'ai pris mon scooter, je suis rentré chez moi et j'ai commandé une pizza aux quatre fromages"*, lance le Merah joué par Manca après la fusillade devant l'école primaire. *"Mais tu pensais à quoi quand tu tirais à bout portant sur la gamine de trois ans ?"*, lui lance le policier, de l'autre côté de la cloison. *"Je pensais à Youtube"*, répond le jeune homme. Selon le metteur en scène, Mohamed Merah était *"un fanatique des armes à feu plus que du Coran"*. Un jeune terroriste élevé dans un antisémitisme prégnant. *"C'est ancré en lui, il a l'impression que c'est normal. C'est ce qui est terrible et terrifiant."*

Yohan Manca a ressenti ce besoin de comprendre à cause de plusieurs points communs entre lui et Mohamed Merah. *"Quand il fait ces actes, il a 22 ou 23 ans. J'avais à peu près le même âge que lui, on est de la même génération"*, explique-t-il. Les deux hommes ont joué aux mêmes jeux vidéos et Manca a grandi en Seine-Saint-Denis, *"l'un des départements où il y a le plus de départs pour la Syrie"*, selon le comédien. Tous ces facteurs ont sensibilisé Yohan Manca au terrorisme : *"Évidemment que ça me frappe. C'est la jeunesse qui est frappée par ce fléau. C'est ma jeunesse, c'est ma génération."*

Thierry Fiorile



Dimanche 16 juillet 2017

LE MASQUE ET LA PLUME

Jérôme Garcin

Je suis fan d'un spectacle qui s'intitule *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg, un des dramaturges de Thomas Ostermeier.

Le metteur-en-scène est Louis Arene extrêmement doué, ancien comédien de la Comédie-Française qu'il a quittée pour créer ses propres mises en scène.

C'est l'histoire d'un homme qui se réveillant dans une rue inconnue va connaître des aventures auxquelles il ne comprend rien, va être traqué...

Nous sommes entre la fable, le conte, le polar ; dans un univers totalement fantastique voire futuriste ; dans un dispositif bi-frontal et des lumières très étranges.

C'est réellement une manière de mettre en scène assez rare, totalement originale.

J'ai découvert un metteur-en-scène en plus du très bon comédien qu'est Louis Arene.

A La Manufacture – 15h20

Vincent Josse



Dimanche 22 juillet 2017

LE MASQUE ET LA PLUME

Jérôme Garcin

J'ai découvert *Le Fils* qui se joue à La Manufacture, un texte très fort d'une jeune auteure Marine Bachelot Nguyen. Il s'agit d'une pharmacienne de province, de Bretagne plus précisément, qui se rend à la messe tous les dimanches par tradition ou pour entretenir un rapport social, et qui va peu à peu se retrouver sur la pente très dangereuse de l'intégrisme jusqu'à grossir les rangs de la Manif pour Tous.

Le texte est incroyable ! Il démonte les mécanismes psychologiques et sociaux qui font pencher vers l'intégrisme.

Evidemment, comprendre n'est pas acquiescer et le texte donne aussi véritablement de quoi affûter ses armes pour le combat. Il est porté par une comédienne merveilleuse Emmanuelle Hiron.

A La Manufacture – 13h10

Charlotte Lipinska



12 juillet 2017

LA GRANDE TABLE

Olivia Gesbert

Une échappée belle en live avec l'insoumise, de « Tableau de chasse » en 2008 et du « Salon des refusés » en 2013 - fruit de son passage à La Maison Medecis, qui continue à jouer la fusion de la musique et du théâtre, des mots, des notes et des émotions.

Claire Diterzi est en live sur France Culture et a capella avec ce premier extrait de son spectacle « Je garde le chien » d'après « Le Journal d'une création » tous les jours à 11h30 à La Manufacture.

Un spectacle qui évoque la création de son dernier album « 69 battements par minutes ». Une réflexion sur l'art, en chansons, en images, en notes, en croquis, nourris par son histoire d'enfant du rock, de sa passion pour la peinture, de ses collaborations avec le chorégraphe Philippe Decouflé, le metteur en scène Martial di Fonzo Bo et de textes essentiellement de l'auteur hispano-argentin Rodrigo Garcia.

Une forme de plaidoyer pour la chanson contemporaine.

- Interview de Claire Diterzi

Podcast

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-de/festival-davignon-35-generation-crise>



13 juillet 2017

LA GRANDE TABLE

Olivia Gesbert

L'art de la parole ?

Avec Tiago Rodrigues et Denis Lavant, c'est faire théâtre dans un long souffle chargé de mots qui résonnent et s'impriment dans les murs pour toujours. Ou alors, avec Yan Duyvendak et Omar Ghayatt, c'est construire par fragments l'énergie théâtrale pour être "encore au paradis"

Fragments et questionnements.

C'est en quelque sorte une pièce et une performance à la fois. A chaque représentation, les spectateurs sont invités à construire leur propre spectacle puisqu'ils votent pour les fragments qu'ils souhaitent entendre après s'être vu énumérer les différentes thématiques à leurs dispositions.

Face-à-face, deux amis qui ont eu envie d'interroger un monde en tension, où le mot "autre" s'entend pour beaucoup comme une menace. Yan Duyvendak et Omar Ghayatt, accompagnés par Georges Daaboul, viennent nous parler du spectacle *Still in Paradise*, qui fait partie de la sélection suisse du festival cette année.

Interview

Le parti pris du projet, c'est d'essayer de répondre au grand débat des clichés sur Orient/Occident...

Podcast

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-de/festival-davignon>

21 juillet 2017

FESTIVALS/

AVIGNON



Pascal Keiser, jeudi à Avignon.

Pascal Keiser, ingénieur en chef de la Manufacture

Au centre de la polémique autour du spectacle sur Mohamed Merah, le président belge du théâtre avignonnais est passionné par l'innovation culturelle.

A ce stade, en effet, il n'y a plus qu'à se concentrer les cheveux et décanter de rite de césuration. «*Survolant*» Pascal Keiser et Paul Rondin, respectivement président de la Manufacture, théâtre très répété du «off», et directeur délégué du Festival «in» d'Avignon, ne viennent pas de voir passer le fantôme de Gérard Philipe dans la cour du docteur saint Louis. Ils viennent juste d'apprendre que la ministre de la Culture d'Israël réclame à son homologue française l'interdiction de *Moh*. Inquiet, le jeune homme vous aime la vie, cette pièce de théâtre adaptée du texte de Mohamed Kacimi

revenant sur les dernières heures de Mohamed Merah, au temps d'une violente polémique depuis sa présentation à la Manufacture début juillet. Un dossier miné qui s'ajoute à un autre, puisque Keiser a également été accusé cette année d'avoir dépeçonné la mise en scène, par Gérard Duroy, d'un texte de Charles Simenon ? «*On a reçu un mince dossier de trois pages, sans voir de dossier, sans même pouvoir rencontrer les porteurs du projet. Lesquels ont fini par nous laisser. Si vous ne nous donnez pas une réponse dans la semaine, un échange avec un autre théâtre.*» Ce n'est pas comme ça

qu'on construit notre programmation ! Aujourd'hui, ils nous accusent en plus d'antisémitisme. Ça frise la manipulation. » A ce stade donc, c'est à dire après les menaces d'extrémistes de tous bords et inquiètes d'associations qui pleurent chaque jour en standard du théâtre, Pascal Keiser n'a visiblement qu'une seule envie : «*Finir la fin de l'histoire au mieux.*» lance-t-il à son collègue du «in» avant de se retourner vers nous dans un seul et long soupir, paupières closes et souriantes, ébahi à ce que s'abaisse sur lui la pluie de questions attendues sur : 1) la liberté de programmation ; 2) la vigilance à l'égard des spectacles racoteux. Si le fait que la production artistique française semble avoir plus de mal que celle anglo-saxonne ou scandinave à s'emparer des questions d'actualité sensible, et que le traitement desdits sujets est souvent moins problématique au cinéma qu'au théâtre, non ? Pascal Keiser, mine professionnelle aussitôt recomposée, n'est pas du genre à botter en touche et développe longuement sa réponse. «*Que l'on résumera trop sommairement ainsi, si le traitement est le bon, aucun sujet n'est mauvais.*»

Innovations. On n'espère pas l'ambassadeur par désir d'écrit. Mais c'est que, si l'on est venu rencontrer l'homme dans la tempête, d'accord, on avait aussi une plus saine curiosité pour le directeur de salle respecté qui se cache derrière, l'opérateur culturel technophile qui sait calibrer VR et immersion 360°, le Belge francophone coutou-

misé au CV surrétoffe, une sorte de chaînon manquant entre innovations brèves et culture MJC. Pascal Keiser, la cinquantaine connectée, est en effet à la tête de cette Manufacture avignonnaise, structure indépendante que l'on surnomme souvent le «in du off» et dédiée au «théâtre contemporain engagé» dont les forces se renouvellent, de son point de vue, grâce à la génération des 30-35 ans qu'il estime bien plus politisée que son aînée. Et découvre que le même Keiser ne craint le commissaire artistique du musée numérique au sein de la «Africa-Valley» de Sevran (prêt de «démocratisation» porté par la Ville). Il a par ailleurs travaillé, mais dans la nuit, avec la direction du «in» d'Avignon, à l'obtention du label French Tech Culture et développé l'accélérateur de start-up «The Bridges», persuadé, en pseudo-européen acharné, que «si l'on ne développe pas de notre côté des projets en montrant toute la chaîne de production (des outils technologiques comme les ordinateurs)

pour passer face aux Gafa [Google, Apple, Facebook, Amazon, Netflix], les innovations seront forcément exclusivement américaines.»

«Proletariats». Pour saisir le fil du parcours, il faut faire un détour par le bureau salernitain de Charvet, cet ingénieur civil polytechnicien à grandi dans un milieu modeste (un père ouvrier, une mère italienne italienne au foyer), avant d'être sensibilisé à l'art et la littérature par son prof de français, le dramaturge wallon Jean Louvet, «un grand auteur, très du théâtre proletarien et qui fut déterminant dans la naissance de la Manufacture». Rien d'étonnant à le voir dans batailles aujourd'hui sur le terrain des «démarches socio-culturelles», en inventant de nouveaux chemins vers les publics, et surtout de nouveaux chemins vers de nouveaux publics.

Il croit dur comme fer dans une recette : les dispositifs immersifs, déambolatoires-collaboratifs, les copinnages entre ingénieurs et artistes, les liens d'adresse originaux aux spectateurs qu'il tente de multiplier sur Avignon (pièces pour spectateur unique, par exemple, d'armes données à la Croix Rouge, dans les ruelles et quartiers sensibles). Un credo qui lui vient de Didier Fassin, actuel président de la Ville et ex-directeur de la Seine-Normandie de Maubeuge dont il vante, sans plus l'hagiographie, «la gymnastique intellectuelle. Dans les années 90, à Maubeuge, j'ai découvert grâce à lui nombre de pièces stupéfiantes dans des halls de hangars défectueux. J'ai hérité de lui un goût pour un certain type de programmation». Pragmatisme qui, à la Manufacture, trahit quelques loupes. Rappelons toutefois qu'elle avait misé l'an passé sur le génial We Love Arabes, de l'Israélien Hillel Kogan, une satire hilarante des formes de racisme les plus larvées entre Juifs et Arabes. Un salet hautement inflammable, encore une fois, qui avait demandé un ingénieur disposant de sécurité.

EVE BEAUVALLET
(à Avignon)
Photo **OLIVIER METZGER**

MARTIN SCHICK. LE PARTAGE DE MINUIT

Par Anne Diatkine
— 29 juillet 2017 à 20:06

Invité dans le off, le performeur suisse a proposé chaque soir au public la moitié de tout ce qu'il possède en échange d'une performance improvisée.



Cachet

En effet, la technique du demi-pain consiste à partager ce qu'on a - quelle horreur, voici maintenant que le performeur punk suisse, qui évidemment a vécu à Berlin, se paye le luxe d'un cours de catéchisme - et que donc, il propose, contre la moitié de son cachet, de partager le plateau. Un bout de scotch lui suffit pour délimiter l'espace, et c'est un très beau jeune homme, fantastique danseur, qui s'exécute contre 250 euros, qu'il encaisse illico, sans qu'on ait la présence d'esprit de retenir son nom, il ne reviendra pas forcément demain. Tandis qu'il danse, Martin Schick continue ce jeu de partage, si bien que la scène se remplit jusqu'à ce qu'il n'ait plus un centime à diviser. Mais quand il ne lui reste rien, il y a encore la moitié de son tee-shirt, la moitié de sa chambre d'hôtel, la moitié de son petit-déjeuner, la moitié de sa bière, mais aussi de ses dettes, son chewing-gum, son balaïne, ça devient plus complexe de trouver preneur. Certains soirs, une seule personne se décide à monter sur scène, et dans ce cas, Schick adapte sa performance.

On peut ne pas être enchantée quand le Suisse Martin Schick s'avance sur scène pour annoncer qu'avant d'exposer ce qu'est la «halfbreadtechnique» - la technique du demi-pain - il a besoin de savoir un peu qui on est. Et pour ce faire, c'est une indication comme une autre, de nous demander combien d'entre nous ont acheté plein pot leur place, obtenu des tarifs professionnels, voire, et c'est notre cas, une place presse gratuite. A son tour, il nous dit ce qu'il gagne : 500 euros net pour la performance qu'on va voir, en partie subventionnée par Pro Helvetia, une fondation financée par les citoyens suisses, du moins par tous ceux qui paient des impôts, c'est-à-dire pas les plus riches, ni ceux qui ont un compte caché. Mais avec cette somme, il doit payer son transport, son hébergement, les frais des techniciens. Ça ne vous intéresse pas, vous sentez venir la dénonciation poujadiste, vous avez envie de dormir, il est plus de 23 heures ? Vous avez tort, et de toute manière, si vous êtes entré dans la salle, vous êtes obligé de rester, la performance de Martin Schick, programmée dans le off à la Manufacture, dure quarante minutes et elle est, même quand on absorbe la distribution des épithètes, le spectacle le plus tonique et le plus imprévisible de cette édition.

Redistribution

Le public d'Avignon est le plus difficile, explique-t-il, car «les salles sont bondées de métaspectateurs», c'est-à-dire de programmeurs et de journalistes qui ont besoin d'observer ce qui se passe. Quoi qu'il en soit, il redistribue la totalité des 500 euros, depuis qu'il donne cette pièce - à Singapour, en Croatie, en Afrique du Sud, en Pologne, bientôt au Brésil, et en France à la rentrée. «Mais tout le plaisir est pour moi, car je gagne chaque soir un nouveau spectacle et des rencontres, les gens m'hébergent, je garde des liens avec les spectateurs, je fais des workshops le lendemain, et je me débrouille économiquement ainsi.» Moins le public est averti, mieux il réagit, et Martin Schick préfère quand ceux qui montent sur scène ont vraiment besoin de son cachet ou d'une chambre d'hôtel. Il n'y a pas de fin à ce one-man-show qui se poursuit dans le nuit et qui, en plus d'être très drôle, expose clairement les conditions économiques de création d'un spectacle. Martin Schick n'a ni agent, ni compagnie, ni structure, et il n'aurait pas se décharger des fardeaux administratifs qui constituent le sujet de ses spectacles.

Banalité du meurtre

AVIGNON OFF

Un spectacle sur les dernières heures de Mohamed Merah suscite le débat, et le collectif Denisyak explore avec force le geste de l'infanticide.

« **E**t-il trop tôt ? », s'interroge Yohan Manca dans *L'Avant-scène théâtre* du mois de juillet, où est publié *Moi, la mort, je l'aime comme vous aimez la vie*, de Mohamed Kacimi. Il semblerait que oui. Écrite à partir de la transcription des échanges entre les policiers et Mohamed Merah que s'était procuré le journal *Libération*, la pièce n'est pas passée inaperçue parmi les plus de 1 400 spectacles du « off ».

Seulement programmée du 6 au 11 juillet à la Manufacture, la pièce a suscité la réaction d'associations et de proches des victimes, dénonçant dans une lettre envoyée au théâtre une « entreprise de réhabilitation » du terroriste. Cela apparemment sans avoir assisté au spectacle.

D'une grande sobriété, le texte de Mohamed Kacimi et la mise en scène de Yohan Manca sont loin d'ériger en héros l'homme coupable du meurtre de sept personnes, parmi lesquelles trois enfants juifs. Derrière une cloison qui le sépare du comédien Charles Van De Vyver, assis au milieu d'une

flaque nourrie par des gouttes qui tombent du plafond, Yohan Manca incarne un monstre au langage et aux traits ordinaires. À la culture très « génération Y » : Jeux vidéo, pizzas quatre fromages et Simpson cohabitent en effet dans le dialogue entre le terroriste et le policier de la DCRI, avec des répliques qui éclairent la construction de Merah, de son adolescence toulousaine tourmentée jusqu'à ses crimes. Sidérant mélange.

Mohamed Kacimi ne va pourtant pas jusqu'à reconstruire le parcours du meurtrier. Contrairement à Ismaël Saïdi dans l'humoristique *Dihad*, qui a rencontré un franc succès en Belgique et à Paris, au Palais des glaces. *Moi, la mort, je l'aime, comme vous aimez la vie* questionne l'apparition de tels hommes dénués d'humanité dans nos sociétés, là où les médias jouent souvent la carte de l'émotion. Le jeu est à la hauteur du parti pris. Parmi les premières œuvres théâtrales exigeantes à s'emparer de ce sujet, la pièce de Yohan Manca mérite donc largement d'être jouée. Elle le sera de nouveau en décembre au CDN de Haute-Normandie,

courageuse maison productrice du spectacle. Au risque du trouble.

En attendant, toujours à la Manufacture, on peut voir *Sandré*, une création remarquable consacrée à un autre type de meurtre : l'infanticide. Écrit par Solenn Denis et interprété par Erwan Daouphars, qui forment le jeune collectif bordelais Denisyak, ce « seul en scène » raconte l'histoire d'un personnage aussi banal que le Merah de Kacimi et Manca.

Épouse d'un homme qui ne fréquente plus le domicile conjugal que pour ses plats en sauce et qui la trompe avec sa secrétaire, la femme en scène déploie un langage des plus singuliers. À la fois typique du quotidien de la ménagère de moins de 50 ans et incongru. Plein d'associations aussi étonnantes que le jeu d'Erwan Daouphars, assis pendant tout le spectacle sur un fauteuil usé, sous un lampadaire anachronique.

Sans chercher à jouer « féminin » ni à excuser son geste, le comédien dit toute la tragédie et le mystère de cette Médée sans grâce ni grand talent. Il domine dans sa parole.

Amélie Halpin



Banalité du meurtre

AVIGNON OFF

Un spectacle sur les dernières heures de Mohamed Merah suscite le débat, et le collectif Denisyak explore avec force le geste de l'infanticide.

En attendant, toujours à la Manufacture, on peut voir *Sandre*, une création remarquable consacrée à un autre type de meurtre : l'infanticide. Écrit par Solenn Denis et interprété par Erwan Daouphars, qui forment le jeune collectif bordelais Denisyak, ce « seul en scène » raconte l'histoire d'un personnage aussi banal que le Merah de Kacimi et Manca.

Épouse d'un homme qui ne fréquente plus le domicile conjugal que pour ses plats en sauce et qui la trompe avec sa secrétaire, la femme en scène déploie un langage des plus singuliers. À la fois typique du quotidien de la ménagère de moins de 50 ans et incongru. Plein d'associations aussi étonnantes que le jeu d'Erwan Daouphars, assis pendant tout le spectacle sur un fauteuil usé, sous un lampadaire anachronique.

Sans chercher à jouer « féminin » ni à excuser son geste, le comédien dit toute la tragédie et le mystère de cette Médée sans grâce ni qualités. Hormis dans sa parole.

≡ Anaïs Heluin

Sandre, du
6 au 26 juillet
à 13 h 35 à la
Manufacture,
2, rue des
Écoles.

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

17 juillet 2017

Du côté du Off.

Quand les murs se désagrègent

Aspartame, par la compagnie le Bazar Palace, au CRF.

D'abord, les comédiens, Olivier Burlaud, Marie Desoubeaux, Camille Secheppet et Sophie Zanone, mis en scène par Constance Biasotto, construisent un immense mur, avec 25 000 Kapla, ces petits morceaux de bois d'un jeu de construction. Travail long et minutieux, qu'il suffit d'un instant pour faire voler en éclats. À l'image des murs qui se sont effondrés, depuis le 10 mai 1981, jour de la naissance de l'auteur et conceptrice du projet. « Le matin de ma naissance, dit-elle, ma mère est allée voter Giscard et, pour elle, ce soir-là, le monde s'effondrait. » Dans un rythme soutenu – changements de costumes à vue, bruitages et autres surprises –, les rapports humains sont décortiqués, familiaux ou amicaux, agressifs ou amicaux, froid ou surchauffés. Et les tranches de vie s'additionnent. Ne boudons pas notre plaisir. **Gérald Rossi**

Aspartame, compagnie le Bazar Palace, CRF, 66, rue Porte-Évêque, tél. : 06 87 67 52 15.

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

25 juillet 2017

Du côté du Off.

Cauchemar joyeux, cannibalisme et couteau

Le Chien, la Nuit et le Couteau par la Compagnie Munstrum

Perdu dans une rue et un quartier inconnus, le héros (si on peut dire) de l'aventure ressemble, chacun portant des masques cagoules, aux autres protagonistes. Qu'il s'agisse du propriétaire d'un chien, du policier, du docteur, de l'infirmière, etc. Dans cette aventure totalement effrayante et entièrement déglinguée, écrite par Marius von Mayenburg, le cauchemar (si c'en est un) pousse ses branches très loin. Car, si les loups hurlent au loin, si le chien perdu les a rejoints, eux comme les humains sont en chasse. Pour manger. Et l'homme est une proie recherchée. La mort rôde, grand-guignolesque, et le sang gicle, inondant presque le plateau. Dans cette mise en scène de Louis Arene, les trois comédiens – Lionel Lingelser, François Praud, Sophie Botte ou Victoire du Bois – sont brillants et inquiétants avec bonheur.

Gérald Rossi

**Le Chien, la Nuit et le Couteau. La Compagnie Munstrum. Théâtre Manufacture. 15 h 20.
Tél. : 04 90 85 12 71.**

Jeudi 20 juillet 2017 – N° 22222

DU CÔTÉ DU OFF

Homme femme et mère ratée

Pour dire le drame d'un enfant qui n'aura jamais vécu, mort par négligence en quelque sorte, le rôle de la femme est tenu par un homme, Erwan Daouphars. Sans travestissement ni postures ambiguës, le comédien, mis en scène avec la complicité de Solenn Denis, également auteure du texte, dit simplement le quotidien d'une jeune épouse aimée et aimante. Et puis le début du désastre. La prise de poids, le laisser-aller, l'amour qui se délite, le cocu-fiage... jusqu'au délaissement final, la grossesse imprévue, puis le drame. Sur la scène, un fauteuil, dressé sur une petite estrade, un lampadaire pleurant des larmes suffisent pour marquer la banalité absolue d'une existence qui aurait pu s'accomplir plutôt que se flétrir. « *Ce qui est certain, c'est que je ne voulais pas faire de la peine aux gens, mais j'ai tué quelqu'un* », dit-elle. Envoûtant. ●

Sandre. Collectif Denisyak. La Manufacture, 13 h 45.
Tél.: 04 90 85 12 71.

Gérald Rossi

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°10 - ÉTÉ 2017

Le Fils

de Marine Bachelot Nguyen.
Mise en scène de David Gauchard

THÉÂTRE

David Gauchard a été bien inspiré de demander à Marine Bachelot Nguyen de lui écrire un texte qui mettrait au jour les mécanismes d'aliénation d'une personne au cœur de notre société d'aujourd'hui. Belle commande semée d'embûches dont la jeune auteure qui d'ordinaire s'occupe elle-même de ses propres textes s'acquitte avec efficacité. Il faut dire que l'entente entre elle et son commanditaire a été parfaite, ce qui n'est pas toujours le cas dans ce genre d'alliance. Marine Bachelot Nguyen s'est attachée à la vie d'une femme, non pas décrite de l'extérieur mais saisie dans son mouvement intime, et qui est sans nul doute son exact opposé, c'est-à-dire une personne qui va devenir une militante active de la Manif pour tous. Il lui a fallu faire un travail de recherche et de documentation important, mêlant le tout à ses propres souvenirs vécus de l'autre côté de la barrière. Voilà donc le portrait d'une pharmacienne d'une petite ville de l'Ouest, de ses études au cours desquelles



CRITIQUES

elle rencontre son mari, lui aussi pharmacien, de la naissance de leurs deux garçons aux caractères diamétralement opposés l'un de l'autre, de sa vie quotidienne d'un vide qui se comblera progressivement avec son activité au sein de la Manif pour tous, jusqu'au drame final, à savoir la découverte longtemps refoulée de l'homosexualité de son fils. *Le Fils*, celui qui sera acculé à la mort. L'art et l'intelligence de Marine Bachelot Nguyen consistent à décrire la vie de son personnage sans jugement, de manière quasiment clinique, et en lui donnant la parole : c'est elle qui se raconte, parlant d'elle-même à certains

moments à la troisième personne du singulier avec quelques questions posées au public : « Et vous, vous parlez de sexualité avec vos enfants ? ». David Gauchard nous restitue le texte dans sa simplicité, épousant à la perfection le rythme de l'écriture avec ses différents tempo. Sur un petit plateau circulaire Emmanuelle Hirou, superbe de tension intérieure, rude de la raideur de ceux qui s'acharnent à refuser ce qui est de l'ordre de la vie réalise une performance de première grandeur seulement ponctuée de quelques brèves interventions musicales au clavier. / JEAN-PIERRE HAN /

La Terrasse

LA MANUFACTURE
DE MARINE SACHELOT NGUYEN / MES DAVID GAUCHARD

LE FILS

Alors que l'islam cristallise tous les débats sur l'extrémisme religieux, David Gauchard et sa compagnie L'Unijambiste s'intéressent à l'intégrisme catholique. Interprété par Emmanuelle Hiron, *Le Fils* est une passionnante fiction sur les mécanismes de la radicalisation.

Ses labyrinthes et ses failles, qui empêchent l'expression de tout repentir, David Gauchard a l'art de l'intranquillité : ne s'arrêtant jamais sur une idée ni sur un sentiment définitifs, le crépuscule du *Fils* dérange l'inquiète.

BANALITÉ DU CHRIST

Seule sur un plateau circulaire en bois clair où est installé un clavier en la même couleur, la comédienne n'a pourtant à priori rien d'effrayant. Élégante sans être guindée, elle a l'allure neutre d'une femme moderne. Banale. Le basculement idéologique que raconte la pièce tient donc presque entièrement dans la parole.



La religion pour elle, c'est d'abord un ensemble de rituels réalisés en famille. Une sorte de ciment entre les générations et une manière de participer à la vie de Châteaugiron, petit village situé près de Rennes où elle vit avec son mari et ses deux enfants. Autrement dit, l'unique protagoniste du *Fils* est « moyennement pratiquante ». Certes à l'aise dans les églises, mais il n'en jure que par Dieu. Elle se demande alors souvent comment elle a glissé « du comptoir de la pharmacie à la mesure froide du pavé. Du perron de l'église au boulevard de la Liberté ». Commandé par David Gauchard à Marine Sachet Nguyen, portée sur les questions féministes et postcoloniales, cette pièce est la tentative de reconstitution d'une dérive. Le monologue d'une femme tombée dans le radicalisme religieux sans s'en apercevoir. Par faiblesse et désir d'intégration sociale davantage que par conviction. À la hauteur de cette passionnante partition, la comédienne Emmanuelle Hiron incarne la pensée trouble de la protagoniste jusqu'à un drame que le titre laisse pressager.

à peine interrompue à trois reprises par l'entrée en scène d'un jeune garçon et par le son à gu du clavier sort il, que sans rien dire. L'air spectral. Le récit oscille entre le « je » et le « elle ». Entre gravité et humour. Avec une lenteur qui traduit l'effort fourni par son personnage pour mettre des mots sur les faits, Emmanuelle Hiron passe d'un type de discours à un autre avec une aisance remarquable. Elle s'adresse parfois au public avant de reprendre le fil de sa méditation confuse, pleine de souvenirs du rassemblement contre le spectacle. Sur le concept du visage de Dieu, de Homère Castellucci, de Manifs pour tous et de réunions plus informelles avec les épouses des notables des environs, mais aussi de détails intimes. Car c'est bien connu, le diable se loge dans les détails.

Anais Heulin

AVIGNON OFF, La Manufacture, 2 rue des
Échiers. Du 8 au 26 juillet, à 13h10.
Relâche les 12 et 19. Tél. 04 90 65 12 71.

Rédigez sur www.journal-terrasse.fr

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE



À LA MANUFACTURE

• *Je garde le chien* d'après *Journal de création*, de Claire Diterzi
Ci-dessous, avant sa performance, l'artiste observe les spectateurs qui patientent dans la cour de la Manufacture. Un petit rituel pour faire baisser la tension



théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°11 - AUTOMNE 2017

Maintenant que nous sommes debout

Texte et mise en scène de Vanessa Bettane et Séphora Haymann / compagnie Mare Nostrum

THÉÂTRE

« Il n'y aura pas d'histoires » lancée au début du spectacle par l'une de ses interprètes, la phrase vaut comme un pertinent avertissement

Car dans ce projet conçu et interprété par Vanessa Bettane et Séphora Haymann, c'est l'impossibilité d'une histoire à se transmettre, à exister, qui transparaît. Sur un plateau quasi nu, les comédiennes commencent la représentation en s'interpellant par leur prénom, et expliquent enquêter sur leurs origines respectives. L'une (Séphora Haymann) a une ascendance marocaine par sa mère, l'autre (Vanessa Bettane), des origines algériennes par son père. Ces pérégrinations dans la mémoire familiale s'appuient autant sur des bribes de souvenirs que sur celles des membres de leur famille, et convoquent des artifices scéniques modestes, essentiels. Au fil des recherches, les anecdotes succèdent aux faits historiques, les histoires intimes rejoignent l'histoire collective. Si la présence de séquences volontairement divertissantes éloigne de la puissance du propos et tend à anecdotiser l'ensemble, *Maintenant que nous sommes debout* aborde néanmoins avec justesse les questions de l'exil forcé, de la violence des départs. C'est bien lorsque les comédiennes assument la gravité de certaines questions abordées que résonnent avec intelligence et sincérité les tensions liées à la transmission, comme à son absence, d'une histoire.

/// CAROLINE CHÂTELET ///

ALEXANDRA DE LAMINIE



théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

Laïka

Texte et mise en scène d'Ascanio Celestini
À Vitry-sur-Seine, Chatillon, Lyon, Rumilly, Rennes, Arras

THÉÂTRE

Si *Discours à la nation* donnait la parole – cynique, forcément cynique – aux patrons, voici qu'avec *Laïka*, Ascanio Celestini et David Murgia livrent le pendant optimiste et infiniment chaleureux de cette incontournable lutte des classes. En racontant les histoires d'un clochard, d'une femme atteinte d'Alzheimer, d'une prostituée, les deux acolytes peignent une carte du tendre autant que du modeste d'une société indubitablement coupée en deux. Devant l'urgence de restituer ces vies invisibles, Murgia joue d'un débit de voix ultrarapide sans que ça n'amoindrisse ou surtout n'édulcore l'épaisseur de son propos. Au contraire, il confère à ces personnages, avec son compagnon accordéoniste, une profonde vitalité allant, venant dans un décor fait de cageots rappelant précisément *Discours à la nation*. Le personnage de Murgia gratte : avant d'être clochard, que faisait le clochard ? Et c'est une carrière de manutentionnaire qui surgit, nimbée d'ennui, alors l'ouvrier s'était inventé de côtoyer Nicole Kidman avant d'égrener sa sainte trinité : Gandhi, le Che et Cruyff. Entre réel et imaginaire, Celestini ne choisit pas.



La mémoire des deux petites vieilles qu'il invente est elle-même bien embuée. Dans ce texte tout en souplesse, c'est la prostituée qui fait preuve d'un pragmatisme étonnant répétant que « *savoir c'est savoir-faire* » et qu'elle ne fait pas grève pour être payée plus mais pour travailler moins. C'est à ce travail d'artisan modeste que Murgia se raccorde avec un talent une nouvelle fois éblouissant et infiniment politique. // NADJA POBEL //

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°11 - AUTOMNE 2017

Still in Paradise

Conception et performance de Yan Duyvendak et Omar Ghayatt

À Madrid, Rouen...

PERFORMANCE

L'un vient de Hollande, l'autre d'Egypte, ils sont tous les deux Suisses d'adoption. Duyvendak, figure majeure de la performance et Omar Ghayatt né au théâtre se rencontrent au Caire, 6 ans après les attentats du 11 septembre 2001. La déflagration a provoqué une onde de choc dont le monde ne se remettra pas. En Occident, la peur a un visage, celui du Musulman nommé bouc émissaire par un monde libéral dont l'aveuglement n'a d'égal que la brutalité. «*Que se passe-t-il quand Just do it rencontre Inch Allah ?*» Duyvendak et Ghayatt vont se mettre à l'épreuve du dialogue. Ils créent *Made in Paradise*, en 2007, la mouture originelle. Premiers fragments de performances, premiers frottements, mais déjà les mots sans filtre, la dérision, la vérité des idées, fut-elle inconfortable, car bien sûr, la réalité est plus complexe que les idéologies, la bien-pensance n'en formant qu'un pâle cache-misère. L'aventure s'arrête avec l'avènement des Printemps arabes porteur d'espérance pour l'Occidental. Mais les protagonistes vont être rattrapés par l'actualité. Les attentats, le terrorisme, l'islamisme, la crise migratoire imposent une suite. *Made in Paradise* impose un acte II, ce sera *Still in Paradise*. Même principe, nouveaux développements. Les artistes accueillent le public prié de se déchausser, sur de simples tapis, comme à la veillée. Les deux performers, Omar Ghayatt traduit par le comédien franco-syrien Goerges Daaboul, et Yan Duyvendak ouvrent les réjouissances en égrenant le programme. Ils font l'article : qui veut savoir pourquoi le Musulman est méchant ? Qui veut comprendre leur relation ? Le 11 septembre ? ... Parmi les 12 fragments ou scènes à découvrir, 6 seulement montrés à l'issue d'un vote du public à main levée. Simulacre de démocratie : l'article le mieux vendu a toutes ses chances... L'ironie est grinçante et les sujets brûlants. Sur la crise migratoire, l'humanisme de Duyvendak fera-t-il le poids face au scepticisme rageur d'un Ghayatt immigré qui refuse pourtant l'accueil des nouvelles vagues de réfugiés qui n'auraient aucun désir d'intégration ? Le malaise affleure parfois. Car le manichéisme n'est pas de mise, seuls les clichés en prennent un sérieux coup. Parfois anecdotiques, souvent autobiographiques, les scènes se succèdent. Ça cherche où ça fait mal et ça pose plus de questions que cela n'en résoud. Mais moins qu'un mode d'emploi pour Occidental désemparé, *Still in Paradise* est la démonstration qu'on peut s'entendre sans se comprendre, se respecter en humains. On en sort avec la sensation rare d'avoir touché, l'espace d'un instant, la complexité de ce nouveau monde angoissant et surtout de l'avoir partagée ensemble, et ça, c'est inestimable. / ANNE QUENTIN /



L'islam et ses clichés, comme si vous y étiez

Dans le « off » d'Avignon, « Still in Paradise » échoue à questionner les peurs occidentales

SPECTACLE

AVIGNON - chronique spectacle

Dans les années 1960, les gens voulaient du théâtre politique parce qu'ils étaient engagés. Aujourd'hui, ils veulent du théâtre participatif parce qu'ils sont connectés. Ils ont besoin d'être ensemble dans une relation autre au spectacle : ne pas seulement regarder, mais intervenir et expérimenter, sous le regard d'un metteur en scène qui change de casquette et devient un meneur de jeu. Cette tendance, qui prend de l'ampleur, donne des spectacles à géométrie très variable.

On a ainsi vu, dans le festival Chantiers d'Europe organisé par le Théâtre de la Ville (Paris 4^e) en mai, une troupe britannique qui parcourt l'Europe avec la pièce *The Money*. Une quinzaine de personnes y sont réunies autour d'une table sur laquelle repose une somme d'argent en liquide. Elles doivent décider de ce qu'elles vont en faire, en respectant trois règles : être d'accord à l'unanimité ; prendre la décision dans le délai d'une heure ; ne pas faire de don à une association caritative.

Le petit théâtre qui naît de *The Money* est celui de la démocratie : comment se parler, s'écouter, se mettre d'accord ? À Avignon, c'est la question de « l'autre » qui est au centre de *Still in Paradise*, programme par l'une des meilleures

scènes du « off », La Manufacture et cosigné par Yan Duyvendak et Omar Ghayati. L'un est né aux Pays-Bas, l'autre en Egypte.

Yan Duyvendak se partage entre les scènes de l'art contemporain et du théâtre. C'est lui qui a mis en scène le procès fictif d'Hamlet, avec des professionnels de la justice et des spectateurs jurés – *Please, continue (Hamlet)* – en 2011. Omar Ghayati a développé la performance en Egypte, où il continue à la promouvoir tout en vivant à Berne. Ils travaillent ensemble depuis 2008 et poursuivent, avec *Still in Paradise*, le chemin qu'ils avaient emprunté dans leur premier spectacle, *Made in Paradise* : parler de la peur de l'islam.

Immersion des pieds à la tête

Le public – quatre-vingts personnes environ – est invité à laisser ses chaussures et ses sacs à l'entrée de la salle, où des coussins sont disposés sur le sol (et quelques chaises sur les côtés). « *Still in Paradise* est composé de fragments », dit Yan Duyvendak. *Nous allons vous en présenter douze, et c'est vous qui allez choisir l'ordre, en votant à main levée.* »

Il y a beaucoup de jeunes gens, en ce soir particulier où Yan Duyvendak et Omar Ghayati présentent l'intégralité du spectacle : douze fragments. Le premier, « I love you », propose aux spectateurs de lire le journal de bord

tenu par Yan ou Omar depuis le début de leur travail (et à prendre l'autre pour le lire plus tard, s'ils le désirent). Le moins que l'on puisse dire, c'est que les deux hommes ne se font pas de cadeaux.

Omar Ghayati reproche à Yan Duyvendak de l'exploiter et de ne pas tenir compte de ce qu'il pense. Yan Duyvendak reproche à Omar Ghayati de se poser en victime et de ne pas faire de concessions. *Still in Paradise* creuse cette incompréhension entre deux cultures, deux façons d'être. D'un côté, un Egyptien musulman qui s'interroge sur sa religion. De l'autre, un Européen homosexuel et athée qui veut comprendre l'islam. Un interprète, Georges Daa-boul, les accompagne : il traduit les propos d'Omar Ghayati, qui ne parle pas encore bien le français.

Le dispositif est simple – des tissus imprimés, un rétroprojecteur –, le public change de place selon les fragments, et les performers s'exposent en confrontant leurs expériences et leurs points de vue. Ils racontent comment ils ont vécu le 11 Septembre, ils s'affrontent avec des photos, Omar parle de sa découverte de la sexualité occidentale, Yan du désir trouble qu'il a éprouvé pour un jeune Egyptien.

Dans l'un des fragments, « L'expérience de la disparition », Yan demande aux hommes de sortir de la salle, avec Omar. Il reste, et aide les femmes qui le veulent

bien à mettre une burqa. Elles sont nombreuses à accepter ; c'est une nuée noire que voient les hommes quand ils reviennent et, à leur tour, ils testent la burqa. Dehors, Omar leur a expliqué pourquoi des imams européens militent pour la burqa.

Dans un autre fragment, « Les yeux fermés », les spectateurs sont invités à faire la prière musulmane avec Omar. Là, les candidats sont beaucoup moins nombreux. Et l'on se pose des questions. Est-ce parce que l'on s'agenouille sur le sol que l'on comprend l'islam ? Est-ce parce que l'on met une burqa que l'on expérimente ce que ressentent les femmes qui la portent ?

Nous ne doutons pas des intentions de Yan Duyvendak et d'Omar Ghayati, et n'oublions pas que l'ordre aléatoire des fragments peut changer la perception de *Still in Paradise*. Mais on attend que la succession fasse sens, comme on dit. Au début de l'intégrale, on y croyait. À la fin, on avait le sentiment de n'avoir pas dépassé les clichés, surtout les clichés occidentaux, et d'avoir été leurré par une démarche participative. ■

BRIGITTE SALINO

Still in Paradise, de Yan Duyvendak et d'Omar Ghayati
La Manufacture
2, rue des Froides, Avignon (84)
Tél. 04 90 85 12 71
Jusqu'au 25 juillet



LA GAZETTE DES FESTIVALS

14 juillet 2017

FOCUS —

OFF **BILDRAUM**

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE ATELIER BILDRAUM / LA MANUFACTURE, JUSQU'AU 26 JUILLET, À 19H15

« Ils composent face au spectateur une sorte de promenade architecturale. »

L'IMAGE FINALE

— par Augustin Guillot —

Un plateau noir. Et sur ce plateau, de petites maquettes indistinctes. Au milieu d'elles, deux artistes qui se meuvent dans l'obscurité de cette scène en actionnant les rouages de leur propre dispositif.

L'un provoque sur ces constructions miniatures de micro-changements. L'autre photographie en très gros plan ces espaces pour nous indistincts, et qui deviennent, en des images retransmises sur grand écran, les lieux familiers et froids de la civilisation : piscines, jardins, intérieurs de quelque villa abandonnée. Et, comme l'écrin vivant d'une beauté spectrale, un travail sonore. Fixité de l'image, mobilité du son, telle serait la disjonction sur laquelle repose le dispositif. Bruit d'un dîner. Eclats de voix. Et à l'écran, une salle à manger vide de présence humaine. Comme si le son était l'écho d'une chose disparue. Et si ces images, dans leur succession, nous racontent quelque chose, c'est bien l'histoire d'une disparition. Cette salle à manger par exemple, photographiée à plusieurs reprises, d'abord ordonnée, puis

les chaises progressivement renversées. Une douleur s'est emparée de l'espace. Un bruit d'écoulement. Face à l'image toujours fixe et morte, le son monte comme la mer qui nous submerge. L'espace devient alors un lieu de réminiscences et de projections fantasmatiques. Une errance dans un monde d'après la fin du monde, vidée des hommes, au milieu de la minéralité sans vie de la pierre et de l'organicité meurtrière de la mer.



Une prophétie et une apocalypse

Un tableau de De Chirico dont la petite figure humaine, toujours esseulée, aurait elle-même disparu avec les couleurs chaudes du Midi ; ou un jeune androïde de Spielberg à la recherche de l'humanité, errant dans Manhattan englouti, entouré des figures pétrifiées du passé. Mais pourquoi alors ne pas se contenter d'un simple diaporama sonore ? Quel intérêt y a-t-il à montrer sur scène le processus de fabrication des images ? Il y a évidemment le pouvoir de fascination qui réside

dans cette double vision contradictoire d'un même objet : à la fois miniature indistincte et espace réel de projection de soi. Il y aussi la présence scénique de ces deux corps qui deviennent à leur tour objet de projection imaginaire. Les deux artistes, comme deux ombres venues d'un autre monde, exécutant mécaniquement et consciencieusement ce programme à l'horizon duquel l'humanité a disparu. Récit d'une fin. Récit d'une disparition. Récit d'une chose à venir aussi. Une prophétie et une apocalypse. Et si, dans la Bible, l'apocalypse se dit avec des mots, c'est que la fin du monde y est indissociable d'une survivance de l'homme et de sa parole. Au contraire aujourd'hui, c'est bien plutôt le monde qui survivra à l'homme. Prophétie moderne donc, qui ne répète pas les gestes obsolètes du passé, mais à qui échoit la figuration de la fin telle qu'elle se présente à l'horizon du monde moderne. Une fin qui ne peut se dire avec justesse qu'au moyen d'un langage inhumain. Une fin sans reste, sans sens et sans parole.

OFF

MAINTENANT QUE NOUS SOMMES DEBOUT

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE VANESSA BETTANE ET SÉPHORA HAYMANN
LA MANUFACTURE, JUSQU'AU 26 JUILLET À 19H55

« La mémoire d'une histoire familiale, qui résonne comme une coquille vide »

PASSÉ COMPOSÉ

— par Mathias Daval —

Il est un moment dans une vie où l'exploration des replis de la mémoire familiale, réelle ou imaginaire, s'impose comme une exigence. Tandis que, dans le IN du festival, « Saigon » se livre à l'exercice avec tiédeur et consensus, Vanessa Bettane et Séphora Haymann affrontent leur psychogénéalogie dans une très jolie performance à la Manufacture. « Ma mémoire m'a été contée. Je reconstitue. Je construis en reconstruisant. Je mets bout à bout des souvenirs restitués, c'est ce qui constitue mon histoire » : l'introduction du spectacle laisse peu de doutes quant à la nature du projet, et l'on se serait sans doute passé de cette présentation aussi explicite. Mais, très vite, on est pris par la dynamique reliant les deux jeunes femmes, qui n'a plus rien de démonstratif. Sur la piste encore tiède de leurs origines maghrébines (Algérie pour l'une, Maroc pour l'autre), elles se mettent en marche par la parole vivifiée de leurs parents et grands-parents qui ont connu la guerre ou la déchirure de l'exil. L'intelligence de leur projet est de ne pas avoir été réduit à une dialectique simpliste de confrontation générationnelle, mais d'utiliser un jeu de miroirs et de croisements entre les deux familles pour interroger un passé complexe, parfois enfoui, refoulé ou fantasmé. Ici,

pas de tire-larmes facile ni de raccourcis de pensée. On doute. On questionne. Flirtant avec le théâtre documentaire et l'autobiographie-collage, on retrouve la délicate sensibilité d'un Rabiï Mroué creusant le sillon de son Liban familial. Réalité et fiction s'entremêlent dans un patchwork drôle et doux-amer. La composition est inégale, avec quelques creux inévitables au regard d'un travail reposant en partie sur l'improvisation. Mais rien qui ne soit pas pertinent avec une construction suivant le parcours tout aussi fragmenté et vulnérable de la mémoire. On est séduit par le travail d'écriture de plateau, par son rythme, sa fluidité, sa fragilité aussi ; par la scénographie sobre et précise, autour de cette « valise en carton » des souvenirs d'autres vies. Chacune des comédiennes a son moment de grâce : Séphora, dans cette scène où elle crie son incompréhension face aux attributs physique de son identité ; Vanessa et son glaçant interrogatoire de poste-frontière : « Qu'est-ce que ça fait d'être Français ? ». Par le pouvoir de la parole, le passé se recompose, s'approprie. Alors, maintenant qu'on est debout, on fait quoi ? On avance, tant bien que mal, sur sa route, qui n'appartient qu'à soi.



LA GAZETTE DES FESTIVALS

23 juillet 2017

REGARDS



CANDIDE QU'ALLONS-NOUS DEVENIR ?

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE ALEXIS ARMENGOL / LA MANUFACTURE, À 16H35

« Faisons feu de tout bois ! Créons avec ce que nous avons sous la main, recyclons les accessoires, les décors, les costumes ! »

CANDIDE, QU'ES-TU DEVENU ?

— par Augustin Guillot —

«Candide ou l'optimisme ». Ce titre si connu, que charrie-t-il du fond de notre esprit ? Quelque chose qui serait à la fois proche et lointain. Voltaire évidemment, figure dont la familiarité a déjà la distance un peu terne de la culture scolaire. Le XVIII^e siècle aussi, lumineux et gai – du moins dans sa représentation –, mais plus obscur dans notre mémoire que le noir xix^e. Autant dire que, coincées entre le siècle de Louis XIV et celui des révolutions artistiques et politiques, les Lumières ne sont guère à la mode, réduites bien souvent aux perruques poudrées et aux lieux communs sur

la tolérance. De ces deux écueils, la pièce d'Alexis Armengol parvient à s'échapper aisément, en refusant la reconstitution d'époque ou la leçon de morale sur les grands principes des Lumières. Aussi la pièce n'est-elle pas à proprement parler une adaptation du conte, mais plutôt une mise en récit du récit. Laurent Seron-Keller n'y joue pas « Candide » mais le raconte, et il le fait avec toute la malice et la vélocité qui siéent au ton de l'œuvre. De ce point de vue, la réussite est complète. Mais c'est de cette fidélité à l'esprit voltairien que résulte aussi la relation pédagogique qui s'instaure entre la scène et le public, redoublant la

dimension didactique inhérente au conte philosophique. Le spectateur y (re)découvre « Candide » dans une forme éminemment plaisante. Mais de la même manière que le conte est le vecteur d'une morale, la pièce se fait le vecteur d'un vecteur. Or, une autre voie eût été possible, sans contradiction par ailleurs avec celle qu'a empruntée la pièce. C'eût été la mise en question de l'œuvre même de Voltaire. Car elle pose d'innombrables interrogations aux enjeux parfaitement contemporains. Quelle relation l'écrivain critique entretient-il par exemple aux pouvoirs qui le contraignent mais plus encore au pouvoir que lui-même détient et

incarne ? Ou alors, quelle relation peut-on établir entre la forme même du conte philosophique et la montée en puissance de la morale bourgeoise ? Et plus largement, c'est bien la question d'une analogie légitime qui se pose, entre le XXI^e siècle – siècle de la dépolitisation des masses et de l'hégémonie médiatique du discours humanitaire – et le XVIII^e – période d'affirmation sans précédent d'un catéchisme critique et humaniste qui n'a pourtant cessé de réserver la parole aux élites éclairées. Mais cela aurait été un autre spectacle, probablement plus laborieux, et sans doute bien moins plaisant.



LA GAZETTE DES FESTIVALS

Est-ce que vous pouvez laisser la porte ouverte en sortant ?

Comment aimer l'autre quand il n'est pas à l'endroit où il devrait être ?

Quand la maladie, le fléau alzheimerien, le déplace dans un espace-temps de plus en plus éloigné du réel ?

Voilà la proposition portée par Sophie Rousseau et Antoine Lemaire, qui rappelle par sa douceur, sa tendresse, sa violence, le joli film de Zabou Breitman « Se souvenir des belles choses ».

Si le texte est inégal, il contient quelques morceaux anthologiques sur le couple ; l'ensemble est rythmé avec précision, et ne sombre jamais dans un pathos que le présumé scénaristique aurait pu laisser en roue libre.

On se souviendra de la juste prestation de Murielle Colvez au bord de l'inexorable abîme de l'oubli.

Mathias Daval

11 juillet 2017



LA GAZETTE DES FESTIVALS

11 juillet 2017

L'Autre

Lorsque l'on sort de « Still in paradise » de Yan Duyvendak et Omar Ghayatt, on n'est plus tout à fait la même personne. Peut-être serez-vous en colère. Peut-être serez-vous soulagé. Peut-être serez-vous désorienté, c'est du moins ce que l'on vous souhaite. Vous partirez, dans tous les cas, avec une petite trace de quelque chose. Le sentiment d'avoir vécu.

Le public, anarchiquement installé sur l'espace scénique, assiste aux performances nées du désir de deux artistes de se rencontrer véritablement. Yan Duyvendak est un artiste hollandais, Omar Ghayatt un artiste égyptien dont un interprète, personnage en soi, traduit les paroles au public. Depuis 2008, les deux hommes tentent mutuellement de s'expliquer l'Autre, de se comparer, de se comprendre, de comprendre pourquoi ils ne peuvent pas se comprendre. Yan Duyvendak s'est imposé comme une figure majeure de la performance suisse et internationale et développe aussi des créations théâtrales, de danse et d'arts plastiques. Omar Ghayatt est acteur et metteur en scène. Leur création « Made in Paradise » se poursuit, s'enrichit des bouleversements du monde et de l'impact de ceux-ci sur la relation des deux artistes, des Printemps arabes à la crise migratoire. Le spectacle est donc rebaptisé : « Still in Paradise ».

Leurs recherches sont parties de l'échange mutuel de leurs propres expériences des attentats du 11 Septembre. La confrontation directe de l'Orient avec l'Occident. Ils développent depuis de courtes formes performatives dont cinq seulement sont jouées à l'occasion du spectacle, suivant le vote « à la Suisse » à main levée du public. De « Djihad beauté » à « Cartographie cérébrale », chaque performance a sa manière particulière de poser la question du rapport à l'inconnu et de questionner les violences et fascinations que cela implique. De formes contées à formes participatives, on assiste à cinq différents spectacles aux ressorts divergents. Le décor, dont le public fait partie intégrante, évolue au fur et à mesure de l'amoncellement des fragments. La disposition du public s'adapte naturellement à la proposition.

Ce n'est pas l'histoire de la rencontre de deux personnes mais plutôt l'histoire des efforts et de la volonté qu'ils mettent à tenter de se rencontrer. On fait face à une sincérité frappante, une restitution sans filtre des enjeux que leur expérience soulève. On nous montre ce qui est dur à voir, et nous dit ce qui est dur à entendre. On plonge notre regard à travers celui de l'Autre, dans lequel on voit notre image en reflet. Une expérience violente et nécessaire.

Lea Malgouyre



LA GAZETTE DES FESTIVALS

23 juillet 2017

La Navarre a du chien

Si l'art existe pour suppléer au langage en le détournant ou en le contournant, « Les Déclinaisons de la Navarre » accomplit ces deux missions pour le même prix. Et se plonge avec une folle ardeur dans toute l'étendue de ce qu'est et peut être le spectacle vivant, ici articulé autour d'une seule courte scène de dialogue.

Pas n'importe laquelle. La rencontre entre Henri de Navarre et Marguerite de Valois, filmée par Jo Baier en une séquence à l'eau-de-rose dans « Henri 4 ». Scène double au juste, celle d'un dialogue bref, répété à discrétion tout au long de la pièce, où un amour se déclare, où un autre se dit sans se déclarer. Une parole qui explique, l'autre qui veut masquer. Puis une scène initiatique et sauvage, les masques qui tombent, les mots qui se taisent, où l'on n'entend plus que les halètements de la vérité nue. Ces courtes minutes, plat archétype de la rencontre amoureuse, le duo PJPP en fait resurgir la densité, en même temps que le ridicule. Il les dissèque et les recompose dans un système réticulaire jouissif, jouant tantôt d'une forme et tantôt d'une autre pour en faire ressortir tel ou tel aspect, dont les propres aspérités seront elles-mêmes interrogées plus tard. Les saynètes qui se déclinent avec un rythme rapide, espacées de moments plus distendus, explorent et détournent les codes du théâtre et du langage mis en regard.

On peut parler de pièce à tiroir, en ce sens que tous les tiroirs recelés par le dialogue sont tirés en désordre et joyeusement renversés, révélant les sous-entendus les plus profonds, les potentialités les plus diverses et les associations les plus absurdes. Dansée, chantée, mimée, accélérée, tronquée, truquée, pastichée, la séquence n'est pas seulement l'objet d'une multitude d'interprétations, mais de variations, puis de variations sur ces variations. Ces déclinaisons en cascade dessinent une arborescence ludique, enracinée dans la diversité des arts de la scène, dont tous les aspects sont impeccablement maîtrisés. Chaque mot compte, chaque geste aussi, tout fait sens, tout fait signe vers la profondeur sans jamais s'en alourdir. Physique et pataphysique, aussi réjouissante au premier degré que riche de sens à tous les autres, la pièce, en offrant un regard sur le théâtre, répond pleinement à la nécessité de l'acte artistique : sortir des limites du langage. Sans les dire, puisque le langage y est impuissant lui-même. En les rendant surprenantes, déroutantes, sensibles. Et irrésistiblement drôles. **Samuel Miloux**



LA GAZETTE DES FESTIVALS

Une chaude nuit d'août

Le public entre dans la patinoire et s'installe dans la configuration bifrontale autour d'un long podium qui traverse la salle, chemin dont on ne voit ni le début ni la fin, à l'image de la pièce de Marius von Mayenburg. En cela, la disposition est le premier facteur de l'oppression subie par le personnage. Un homme, M, erre dans les dédales d'une ville dans laquelle chaque être qu'il croise semble ne pouvoir résister au désir de le manger et il se voit contraint de les tuer un par un pour assurer sa survie. Entre « Le Château » et « Le Procès », « Le chien, la nuit et le couteau » nous plonge dans une atmosphère kafkaïenne absurde et surréaliste soulignée par les masques portés par les comédiens. Sorte de deuxième peau, qui donne aux acteurs une subtile étrangeté.

Le spectateur assiste à un cauchemar, à une fuite perpétuelle où le rire intervient comme dans un film de Tarantino, au moment où l'horreur se dépasse elle-même. Louis Arene a la justesse de faire surgir, sous les immenses giclées de sang, l'espoir et l'humanisme profond du texte de Mayenburg. Les hommes ne se dévorent qu'à cause d'un instinct contre lequel ils ne peuvent lutter, il ne semble y avoir aucune haine dans leur violence, simplement quelque chose de l'ordre de la fatalité. Lui, M, avec son immense couteau, est le portrait craché de celui de Norman Bates, et il tient aussi de ce dernier une naïveté effrayante. Le personnage devient à chaque minute plus assassin, plus compulsif, plus multirécidiviste sans ne jamais avoir fait preuve d'une quelconque propension au meurtre. L'amour peut-être permettra d'échapper à l'instinct, au chien que l'on est, à la nuit et au couteau.

Lea Malgouyre

16 juillet 2017



LA GAZETTE DES FESTIVALS

Halfbreadtechnique

Avec une nonchalance toute suisse, Martin Schick annonce d'emblée la couleur. Après avoir esquissé quelques pas de danse, le voici déclarant qu'il a suffisamment dansé pour ce spectacle et qu'il peut maintenant passer à quelque chose de plus intéressant. S'ensuit un monologue d'une quarantaine de minutes avec un humour piquant qui n'est pas sans rappeler celui de François Gremaud, avec lequel Schick a collaboré sur « 70 minutes », et de sa 2b company, auteure de la fabuleuse « Conférence de choses » présentée l'an passé. Non content d'être drôle, Schick titille nos bonnes consciences de bobos. Faisant appel à Bill Gates et à Warren Buffett, il démontre que la générosité peut ne pas être aussi désintéressée qu'on ne le croit en suivant un raisonnement par l'absurde, allant jusqu'à faire danser des membres du public sur scène à sa place. Rafraîchissant.

Audrey Santacrocce

23 juillet 2017

8 *Avignon Festivals*

Samedi 8 juillet 2017
www.laprovence.com

Bertrand Blier en musique

Des répliques cultes, une langue crue avec un goût de liberté inégalable : toute la saveur du cinéma de Bertrand Blier (►) est contenue dans ses dialogues. L'immortel auteur des "Valseuses" a très vite donné son accord au projet fou de Cabadzi : s'approprier ses dialogues de films pour en faire des chansons. Flow et beatbox se mêlent à des sonorités plus électro que sur les deux précédents projets et albums de Cabadzi. Le duo présente son spectacle à Avignon "Cabadzi X Blier", à 23 h à la Manufacture jusqu'au 14 juillet avant une date au 104 à Paris à l'automne et une tournée l'année prochaine. Sur scène, c'est Cyrille Dupont (scénographe et créateur lumière du Hellfest, de C2C, de Booba...) qui se charge de la scénographie, à l'aide d'une cage amovible et d'images animées. L'album "Cabadzi X Blier" sortira le 22 septembre.

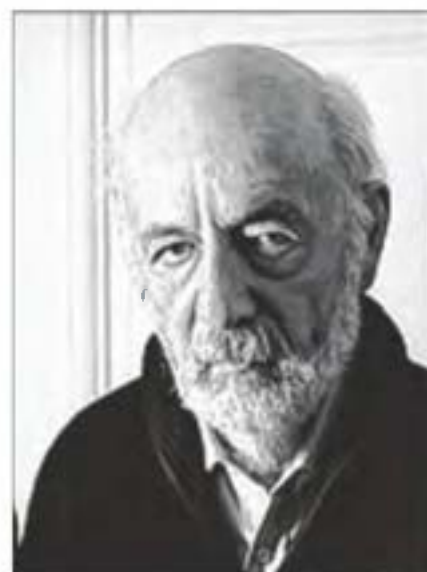


PHOTO: P. AL



Un couple enlacé dans un lit. Ils ne sont plus tout jeunes mais réapprennent l'amour comme deux adolescents.

PHOTO: PHILIPPE DUBAU

Le corps plus fort que la tête

MEMOIRE

Antoine Lemaire traite avec tendresse ce mal qui ronge de plus en plus de personnes : la maladie d'Alzheimer. On en ressort ragaillard.

Avignon OFF

Deux acteurs sur un plateau presque vide où trône une table d'un autre âge, deux acteurs prêts à jouer la comédie, comme dans une pièce de Pirandello ou chez Strehler. Au fil de la représentation ils égrenent le nombre des scènes, jouant les didascalies.

Théâtre distancé ? Pas forcément. Les brusques et brefs retours à la convention théâtrale oxygènent une action que l'on comprend irréversible. La maladie grignote les souvenirs, bafouille l'invincible, met à nu, elle détruit les images du passé, comme les sensations juvéniles. Perverse, elle autorise de rares moments de lucidité, instants encore plus étonnants où l'on contemple, honte, le châtiment en ruine de sa propre vie.

Recommandons comme à vingt ans

Antoine et Murielle sont un couple septuagénaire au crépuscule de son histoire d'amour. Ce soir-là Murielle rentre tard. An-

toine a dressé la table, préparé le repas comme il a pu, pour tromper une attente mordue d'inquiétude. Murielle a perdu la notion du temps ; lui agit comme si de rien n'était mais sous deux comprennent qu'un processus malin s'est déclenché et que leur vie devra prendre un tournant à 180°, qu'il faut l'admettre, l'accepter, sans amertume, sans cris. Presqu'avec le sourire.

Murielle et Antoine, encore et toujours

Et ce sont précisément les sourires des deux comédiens (des deux personnages) qui génèrent une telle luminosité au spectacle. Antoine Lemaire a chassé toute notion de pathos, inutile et dangereux de faire pleurer Margot dans les chaumières.

Il évoque une condition humaine à laquelle nous serons tous, tôt ou tard, confrontés. Impliqués de très près ou d'un petit peu loin. Il tend un miroir optimiste où la maladie offre la magnifique opportunité de renouveler une histoire d'amour si bien commencée mais engourdie par les années qui passent. Et c'est pourquoi il intitule sa pièce *Est-ce que vous pouvez laisser la porte ouverte en sortant ?*

Sophie Rousseau, avec beaucoup de respect pour le texte, pour un sujet abordé avec tant d'humanité, signe une mise en scène discrète au plus près des deux merveilleux comédiens qu'elle a la chance de diriger.

On n'oubliera pas de si tôt le visage toujours calme, les regards baignés d'amour dont Antoine Lemaire caresse sa partenaire. Un jeu tout en sobriété où grondent quelques soubresauts de révolte, quelques traces de découragement vite effacés, d'où émerge une envie folle de faire la nique aux fractures du destin.

Murielle Colvez a l'énergie désespérée, inattendue de la regretée Mélina Mercouri : sourcilles mouillés, gestuelle désarticulée quand le cerveau galope dans des sentiers inconnus. Une merveilleuse comédienne tout en pudeur, qui allie l'élégance du jeu à la violence de la situation. Ce couple émeut au-delà des larmes, élaboreuse d'éternes émotions. Nous comprenons alors que même si la tête se déglingue, le cœur, lui, ne perd jamais le nord. À condition, bien sûr, d'avoir su aimer. De tout son être, de tout son corps.

Quand frappe la maladie, il vaut mieux laisser la porte ouverte à la vie que de verrouiller tout espoir. Il y a deux ans, Antoine Lemaire écrivait : « Si tu veux pleurer, prends mes yeux » ; aujourd'hui il aurait pu intituler cette dernière création : « Si tu veux aimer, prends mon cœur ».

Jean-Louis Châles

● A 19h55, jusqu'au 26/07. Relâche le 19 juillet. A La Manufacture, 1 rue des écoles, Avignon (84). Réservations au 04 90 45 12 71 et sur le www.lamanufacture.org

la Marseillaise

13 juillet 2017

la Marseillaise

Couloir de l'angoisse



« nuit et le couteau », images fortes pour cauchemar régéné-
UNICRUMTHEATRE

CAUCHEMAR

L'allemand Marius von Mayenburg jouit en France d'une reconnaissance attentive. Il regarde le monde sans complaisance, avec une ironie cafardeuse.

Avignon OFF

Né à Munich en 1972, Marius von Mayenburg suit des cours d'écriture scénique à Berlin et obtient en 1997 le prix Kleist d'encouragement aux jeunes auteurs dramatiques. Les Editions Actes Sud l'introduisent en France dès 2001 avec *Visage de feu*. En 2008 elles publient *Le chien la nuit et le couteau* que met en scène Louis Arène à la Manufacture. La représentation que certains qualifieront de « trash », ouvre les portes d'un rêve brutal, sanglant.

Disposés de chaque côté d'une scène, telle un grand couloir qui ne mène nulle part ou dans quelque endroit malfaisant (un hôpital, une maison dangereuse...), les spectateurs s'immergent dans un univers fantastique, reflet à peine déformé de notre société soumise à la dictature de la violence, de la loi du plus fort sous les fausses apparences d'un confort sécurisé.

Anonymat obligatoire

Les comédiens masqués de latex qui efface les chevelures, sculpte des visages uniformé-

ment, ignorent même le sexe des individus : la société impose de se conformer à un modèle unique (on pense forcément au *Rhinocéros* de Ionesco) pour évacuer tout danger d'épanouissement individuel. Il faut obéir aux lois, rester dans les rails. Ne pas appartenir à la meute des loups, ces anarchistes insoumis exclus eux-mêmes du système. Un être humain peut en remplacer un autre sans que rien ne change. Cruelle et objective constatation qui glace les sangs lorsque s'éveille notre conscience.

Évacuer nos peurs

Les trois comédiens jouent le jeu dangereux mais ludique que leur dicte un auteur épris de liberté. Ils se lovent corps et voix dans des dialogues sulfureux, charnels au milieu des lumières glauques de François Menou et l'inquiétant environnement sonore de Jean Thévenin.

Sommes-nous en présence des monstres que nous avons nous-mêmes créés sans nous en rendre compte ? Le sang gicle comme autrefois au Grand Guignol, macule les vêtements et provoque un rire salvateur. Peut-être pour nous débarrasser de nos peurs et accéder à notre émancipation. Un prix à payer pour croire encore à une liberté possible.

Jean-Louis Châles

● A 15h20 à la Manufacture, 2a rue des Ecoles, jusqu'au 29/07, relâche le 19/07. Réservations : 04 90.05.12.71.

13 juillet 2017

Mercredi 12 juillet

LA MANUFACTURE

Sandre (*un vrai coup de cœur*)

C'est une création prodigieusement aboutie du collectif Denisyak. Une Médée d'aujourd'hui se met à parler. Elle oscille entre souvenirs et oubli, sourires et abattement, colère et hystérie, monstruosité et normalité, dévastée qu'elle est par une souffrance perceptible à travers ses silences, ses murmures, ses hurlements. On est constamment sidéré par ce qu'elle dit, comme elle-même qui se dédouble mais ni ne se reconnaît ni ne se comprend, tant son identité est perturbée. On est amenés à entendre ce qui est le plus souvent indécible et inaudible, à regarder en face ce qu'on ne veut même pas voir et à découvrir l'étrange mélange d'humanité et d'inhumanité de cette femme. Le spectacle abonde en trouvailles. L'interprétation du rôle par un homme, surprenante, souligne l'anormalité dérangeante du personnage, court-circuite le pathétique et met à distance le réalisme. Le texte de Solenn Denis, par ses variations de registre, offre de belles possibilités de jeu. Les surprises qui nous sont réservées par la scénographie renforcent la tension dramatique comme la théâtralité du spectacle servi par un comédien exceptionnel : Erwan Daouphars.

Un vrai coup de cœur, pour public adulte.

Angèle LUCCIONI

À 13 h 45 du 6 au 26 juillet (relâche les 12 et 19 juillet). Tarifs : 19,5 €, abonné 13,5€. www.lamanufacture.org ; ☎ 04 90 85 12 71.



/ PHOTO PIERRE PLANCHENAU

Le 10 juillet 2017

À LA PATINOIRE D'AVIGNON | Jusqu'au 26 juillet "Sandre", divorce et conséquences

"Sandre" est une pièce de théâtre en forme de drame familial, interprété par le comédien Erwan Daouphars, qui joue le rôle d'une mère de famille. Le décor et les effets sonores sont épurés, intimistes, de telle sorte qu'ils ne prennent pas le dessus sur le monologue de l'acteur. Le récit de cette mère de famille captive le spectateur de début à la fin de la représentation, et suscite de l'empathie à l'égard du personnage principal, mêlé à d'autres sentiments plus noirs.

Le jeu de l'acteur est bon pour ce rôle, nous faisant rentrer dans l'intime du personnage, tout en nous faisant réfléchir sur la pla-

ce des engagements que nous prenons dans notre propre vie.

Une mère qui perd pied

Le comédien ne tombe pas dans la surinterprétation de son rôle, nous permettant de réellement écouter cette histoire sombre, racontée avec peine et naïveté : une mère qui perd pied après la demande de divorce de son mari. Notre cœur palpite au rythme des accélérations du tempo du récit et de la mise en scène, qui appuie les moments forts de la pièce. Une œuvre pleine et troublante, dont on ressort perturbé.

Yvan BONNET



Erwan Daouphars dans le rôle d'une mère de famille.

"Sandre", jusqu'au 26 juillet à 13 h 45 à la patinoire d'Avignon. Relâche les 12 et 19 juillet.

Avignon off : nos coups de coeur

Focus sur La Manufacture

Au gré des saisons, La Manufacture continue de s'imposer comme l'un des lieux de créations incontournable du OFF avec des spectacles où les problématiques de genre et de sexualité sont souvent présentes (**Miss Knife** y a fait son spectacle, nous y avons découvert **Traumboy** de Daniel Hellmann...).

Cette année, on pourra voir notamment **Le Fils**, monologue d'une femme qui exprime son glissement progressif vers l'idéologie homophobe et anti-avortement des pro Civitas.

Autre seul en scène très fort : **Sandre**. Le comédien Erwan Daouphars prend la voix d'une mère de famille laissée l'abandon par son mari lorsqu'elle est enceinte. De cette situation va naître un drame irrévocable révélé à l'issue de confessions bouleversantes. D'une extrême précision et sobriété (la mise en scène utilise un effet aussi beau qu'imagé), **Sandre** est un spectacle qui touche au cœur et nous travaille longtemps après.

Plus léger, le journal intime de la chanteuse Claire Diterzi : **Je garde le chien**. Pour ceux qui ne la connaîtraient, Claire Diterzi est une artiste à mi-chemin entre Christine and The Queens, les Brigitte et Valérie Lemerrier pour son côté décalé. Ce spectacle est l'occasion pour elle de nous lire des extraits de carnet rédigé pendant l'élaboration de son album « 69 battements par minutes », bonne introduction à son univers artistique réjouissant. Celle qui se décrit comme « trop virile pour écrire des chansons d'amour » nous régale de son regard plein de dérision, de ses photos de papiers peints inattendus, de sa collection de T-shirts Johnny Hallyday ou encore de quelques chansons interprétées au ukulélé comme « Je suis un pédé refoulé » que l'on vous laisse découvrir.

Enfin, ne manquez pas l'expérience théâtrale intense proposée par **Le chien, la nuit et le couteau**, fable urbaine et baroque de Marius von Mayenburg superbement mis en scène par Luis Arene qui bouscule et questionne nos instincts les plus primaires.

Avignon 2017 : “Le Fils”, amour, famille, tradi

Portée par le texte percutant de Marine Bachelot NGuyen, la pièce de David Gauchard ausculte les mécanismes du glissement vers la radicalisation religieuse d'une femme, pharmacienne de province subtilement incarnée par Emmanuelle Hiron, que ses nouvelles convictions vont peu à peu éloigner de ses propres enfants.

Après sa création par le metteur en scène David Gauchard au Centre Dramatique de Limoges, en février dernier, *Le Fils* intéresse les pros comme les amateurs d'Avignon. Car il met les pieds dans le plat d'une question douloureuse – la radicalisation des points de vue sur l'évolution des mœurs, renforts religieux à l'appui – en la traitant du côté catholique. Le spectacle frappe fort parce que le texte, complexe et pas d'un « noir ou blanc » qui empêcherait toute nuance, voire toute identification, peut parler à un large public... aux plus ardents défenseurs de la loi Taubira sur le mariage homosexuel comme aux autres, sympathisants occasionnels de la Manif pour tous. Bien joué : à quoi pourrait servir de ne s'adresser qu'aux convaincus ?

Le projet de l'auteure Marine Bachelot NGuyen, à qui le metteur en scène a passé commande, est certes de dénoncer les mécanismes de l'embrigadement dans le traditionalisme, mais elle y dépeint aussi une femme en souffrance ne laissant indemne ni le public ni... l'actrice elle-même. Seule en scène – un jeune claveciniste amateur la rejoignant à l'occasion –, la comédienne Emmanuelle Hiron est ainsi la subtile interprète d'une descente aux enfers de l'amour maternel. En chemisier ceinturé dans le jean, elle incarne, pile en bord de scène, la pharmacienne d'un petit bourg des alentours de Rennes. D'une notabilité relative

en comparaison avec le chirurgien que son mari « rêverait » de fréquenter...

Le traditionalisme catholique, une nouvelle direction sociale pour celle qui voit ses enfants grandir.

Tout commence avec les manifestations très agressives d'associations extrémistes catholiques parties en guerre, à l'automne 2011, contre un spectacle qu'elles n'avaient même pas vu (*Sur le concept du visage du Fils de Dieu* de Romeo Castellucci, d'abord présenté avec succès dans le In d'Avignon, d'une grande intensité spirituelle). Pratiquante par habitude, voilà la pharmacienne bientôt happée par la ferveur de ces militants et invitée par « la femme du chirurgien » à rejoindre des associations anti-avortement. Une nouvelle direction de sa vie sociale en somme, pour celle qui voit ses enfants grandir... Ses deux fils adolescents, justement, s'opposent de A à Z... C'est par eux que le drame arrive. Etape après étape, le récit raconte l'aveuglement puis la révélation d'une altérité dans la famille. La mère se débat entre convictions et amour immense. Le portrait de son jeune fils dessiné en creux, dont on aperçoit la silhouette fugace en musicien, est poignant.

Pas de *happy end* ici, mais l'espoir d'une conscience nouvelle ? Peut-être...

Emmanuelle Bouchez

Avignon 2017 : “Le Chien, la nuit et le couteau”, un conte fantastique et carnassier

Le festival Off se met décidément à concurrencer en tout point le In. Les spectateurs ont eu une nouvelle preuve avec “Le Chien, la nuit et le couteau”, de Marius von Mayenburg, fable baroque qui les a embarqués hors des remparts pour leur plus grand bonheur.

Depuis plus de trente ans, le festival officiel embarque fréquemment ses spectateurs hors les murs dans quelques lieux singuliers, choisis pour leur esthétique d'exception, par les metteurs en scène invités. Voilà que certaines salles du Off, réputées pour leur originalité en matière de programmation, transportent désormais leurs spectateurs en car jusqu'à des endroits fort éloignés de la cité des papes. Histoire d'y concocter des scénographies différentes, mieux adaptées à des textes contemporains décapants. (...)

Ainsi en est-il allé fréquemment cet été des propositions théâtrales de l'inventive Manufacture, trop petite sans doute pour accueillir toutes les créations qu'elle désire. Alors vite en car depuis les remparts ! Plus que trois jours pour aller découvrir à la patinoire le conte fantastique et carnassier de l'iconoclaste munichois Marius von Mayenburg, 45 ans. Ça dénote violemment. Et à grand spectacle. Comme dans une chorégraphie macabre, que mène avec une rage gore, matinée de grotesque, de burlesque tout expressionnistes le metteur en scène Louis Arene. Dans un espace bi-frontal, entre deux gradins de spectateurs, il y explore le monstrueux et le barbare en nous.

Des comédiens masqués - le visage déformé, le corps araignée - aux frontières de l'extra-terrestre, incarnent sur un

sentier obscur, au creux de la nuit, une méchante et horrible histoire initiatique de sexe, de mort, de peur, de cannibalisme dans une science-fiction pas si lointaine. Une mésaventure apparemment banale va entraîner un jeune homme apparemment ordinaire au royaume des loups, des chiens et de la sauvagerie. Où sont en chacun de nous les limites entre raison et instinct, homme et animal, normalité et monstruosité ? La fable, baroque et cruelle toute ensemble, tragique et comique, sorcière et enfantine, ne fait pas toujours dans l'ellipse. Mais la composition étonne, détonne, bouscule. Comme dans un cauchemar éveillé. Le dramaturge allemand Marius von Mayenburg, compagnon de route de Thomas Ostermeier à la Schaubühne de Berlin, sait choquer, violenter, saisir et étonner. Un très inquiétant père fouettard d'aujourd'hui, provocateur et politiquement engagé par-delà ses métaphores et ses récits d'épouvantes. Ici superbement transfigurés dans la grandiloquence tourmentée des âmes enfantines.

Fabienne Pascaud

T *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg. A la Manufacture. jusqu'au 26 juillet – mise en scène Louis Arene. 1H10 – 15h20. Tel. : 04 90 85 12 71.

LE SOIR

Off Intime, hypnotisant, hitchcockien

Voici donc une sélection très partielle d'oeuvres qui passeront à Bruxelles à coup sûr.

Histoire intime d'Elephant Man. Ovni fascinant, le seul en scène de Fantazio plonge au plus profond de l'inconscient sous la forme d'une conférence confession qui détaille les obsessions et les failles les plus intimes d'une existence.

Le texte lui-même n'est qu'une suite de ruptures chez cet homme qui traque les brisures tout en aspirant à plus de rondeur dans notre monde.

Nourri par « Elephant Man », le film de David Lynch, l'auteur chanteur explore la difformité de l'esprit en une plongée vertigineusement poétique. **Catherine Makereel**

Du 16 au 19 janvier 2018 au Théâtre 140, Bruxelles.

24 juillet 2017



Festival OFF d'Avignon
NOS COUPS DE COEUR

La Nuit, le Chien, le Couteau* ***

Comme dans un passionnant cauchemar dont on craindra bientôt ne plus trouver la sortie, cette pièce à trois acteurs fait exister un homme perdu dans un monde peuplé de loups... On s'en voudrait d'en dire plus, sinon que cette pièce contemporaine, signée Marius Von Mayenburg (dramaturge de Thomas Ostermeier) est une sorte de labyrinthe peuplé d'être menaçants qui apparaissent et qui disparaissent avec leurs mystères.

A la fois sombre et vivante, prégnante et enlevée, la mise en scène rabiboche avec brio la commedia dell'arte, l'effroi kafkaïen et l'urgence brechtienne, l'humour et l'horreur, la critique sociale et l'échappée onirique.

A mille lieues des exposés fastidieux du théâtre documentaire, une pièce profondément artistique, ludique et néanmoins incisive dans sa façon d'interpeller la condition humaine. Bravo !

Alexis Campion

Théâtre de la Manufacture 15h20.

20 juillet 2017



**Festival OFF d'Avignon
Nos coups de coeur**

20 juillet 2017

Sandre**

Amoureuse éperdue devenue épouse délaissée, une femme se raconte. Trahie par son mari, elle témoigne de l'humiliation qui la fit basculer du côté de la monstruosité, de la malédiction de Médée. Joué d'un seul élan et sans jamais perdre le rythme d'un phrasé au cordeau, ce monologue glaçant, écrit par Solenn Denis, est servi par Erwan Daouphars. De la douceur qui cède le pas à la violence, de la névrose qui peu à peu prend le pli de la tragédie, sa performance captive, impressionne : le comédien ne bouge jamais de son fauteuil mais la violence sourde de son flegme apparent, en vérité perclus de tensions et de lésions, nous emporte. Sans perdre le fil du récit, on ne perd jamais le fil du récit, bientôt inondé par une bile noire quasi irréelle... Théâtre de La Manufacture à 13h45.

Alexis Campion

Festival d'Avignon : Bertrand Blier sur tous les tons

Bertrand Blier n'est pas au festival d'Avignon. Physiquement parlant. Mais ses films et son (mauvais) esprit sont au cœur de deux spectacles, aussi différents qu'excellents. Si le réalisateur des *Valseuses* n'a pas tourné depuis *Le Bruit des glaçons*, sorti en 2010, il n'est pas tombé dans l'oubli. Certains entretiennent la flamme de cet iconoclaste du cinéma français.

[...]

Plus qu'un concert

Dans Préparez vos mouchoirs justement, Sylvie Joly a cette réplique géniale : « Je suis le genre de femme qui prend toute sa valeur dans l'noir ». Elle est reprise dans un morceau de Cabadzi. Le duo électro formé, par Olivier Garnier et Victorien Bitauveau, a eu envie de faire un disque à partir des dialogues des films de Blier. Drôle d'envie, drôle d'idée. Pourtant le réalisateur leur a donné sa bénédiction et il a eu raison.

Les mots crus de Blier, sa gouaille, même détournés et

remixés, se coulent parfaitement dans le flow et l'électro d'un duo qui bastonne pas mal (batterie et beatbox) sans perdre de vue la tendresse et la mélancolie du bonhomme. *Cabadzi X Blier* est plus qu'un concert. L'illustrateur brésilien Adams Carvalho met en images des scènes cultes (*Les Valseuses*, *Buffet froid*), animées par le studio Eddy. Projetées sur des rideaux de fils, elles redonnent un coup de jeune à l'univers de Blier, tout en lui étant fidèles. Bref, en sortant de La Manufacture, on est bien, décontracté du gland.

Etienne Sorin

Cabadzi X Blier. À la Manufacture, jusqu'au 14 juillet (relâche le 12) à 23h. Durée : 1h. Réservations: 04 90 85 12 71. Sortie du disque prévue pour septembre 2017

12 juillet 2017

FRICTIONS

REVUE EN LIGNE

Le Fils de Marine Bachelot Nguyen. Mise en scène de David Gauchard. Au théâtre de la Manufacture à Avignon (Festival off) du 6 au 26 juillet à 13 h 10. Tél. : 04 90 85 12 71.

De sa conception à sa réalisation, ce spectacle signé David Gauchard sur un texte de Marine Bachelot Nguyen est sinon exemplaire du moins d'une grande justesse. Justesse de la réponse de l'auteure (qui est également en d'autres occasions metteuse en scène, comme pour *les Ombres et les lèvres*, sa dernière création) à la commande très précise de David Gauchard lui demandant de décrire un phénomène d'aliénation s'emparant d'une personne au cœur de notre société. Ce qu'a très scrupuleusement respecté Marine Bachelot Nguyen dont la pièce, *Le Fils*, raconte l'histoire d'une femme prise au fil des jours et des nuits dans un engrenage infernal, celui que lui a imposé les circonstances, celui du militantisme des mouvements catholiques traditionalistes, des opposants au mariage pour tous, anti IVG, etc. Pour ce faire elle a effectué un travail documentaire considérable, revenant sur les manifestations qu'elle a connues à Rennes, la ville où elle réside, notamment contre les représentations du spectacle de Romeo Castellucci qui firent scandale, *Sur le concept du visage du fils de Dieu*. À partir de là, elle a écrit le parcours d'une pharmaciennes, de ses études au cours desquelles elle fait la connaissance de son mari, lui aussi pharmacien, de leur union, de la naissance des enfants (deux garçons qui s'avéreront être très différents l'un de l'autre), de la vie quotidienne au magasin dans une petite ville de province où tout son militantisme, dans un premier temps, consiste à refuser de vendre des contraceptifs, pour cause de rupture de

stock, avant d'être littéralement happée par la machine de l'activisme pur et dur. Ainsi pense-t-elle être parfaitement intégrée à la société bien pensante de sa petite ville... L'art et l'intelligence de Marine Bachelot Nguyen consistent à ne pas forcer le trait, à décrire de manière quasiment clinique la vie de son personnage qui se raconte et passe aussi parfois à un récit à la troisième personne du singulier, apostrophant parfois le public en lui posant des question du genre de : « Et vous, vous parlez de sexualité avec vos enfants ? »... L'écriture de Marine Bachelot Nguyen est d'une belle clarté, apparemment simple, en tout cas d'une réelle efficacité. Présente lors des répétitions, elle a pu voir l'évolution de son personnage adhérant parfaitement à la vision qu'en donne la comédienne Emmanuelle Hiron, seule sur scène dans la belle scénographie conçue par le metteur en scène (un plateau en bois circulaire), superbe de retenue dans la tension dramatique qui monte petit à petit jusqu'au drame final. Corps droit et tendu jusqu'à son effondrement final. Un jeune claveciniste vient parfois ponctuer de quelques notes les propos de la femme nous offrant ainsi un temps de respiration. On admirera le travail de grande précision de David Gauchard orchestrant le texte de Marine Bachelot Nguyen comme une partition musicale avec ses différents tempo, tranquille, modéré, vif, rapide... Un spectacle qui en dit bien plus que les lourdes charges frontales si courantes de nos jours. Et avec une redoutable efficacité. **Jean-Pierre Han**



La pièce de Mohamed Kacimi sur Mohamed Merah fait polémique

Moi, la mort, je l'aime, comme vous aimez la vie, de Mohamed Kacimi a été programmée du 6 au 11 juillet à la Patinoire de la Manufacture à Avignon dans le Off. Elle a suscité de vives réactions d'associations et de proches des victimes. Le Bureau national de vigilance contre l'antisémitisme (BNVCA) envisage de déposer plainte..

La pièce de Mohamed Kacimi se fonde sur la retranscription des derniers échanges entre les policiers et le tueur Mohamed Merah, durant le siège de son appartement le 22 mars 2012. Ces verbatim avaient été publiés à l'époque par Libération, sans que personne ne s'en émeuve. Il s'agissait d'un geste journalistique. Le passage dans le Off a provoqué des réactions bien différentes. C'est l'effet « caisse résonance » d'Avignon. La pièce produite par le CDN de Normandie Rouen a été jouée au théâtre de la Loge à Paris en novembre 2015, sans provoquer autant de remous.

Des avocats de proches de victimes de Mohamed Merah ont envoyé un courrier à Yohan Manca – l'acteur qui incarne Merah et à l'auteur du texte Mohamed Kacimi. « *Nous qui avons la responsabilité de porter la voix de ceux qui ont péri à Toulouse et Montauban et celle de leurs familles, nous considérons qu'une telle entreprise de réhabilitation dans le contexte que nous traversons sous couvert d'alibi culturel est une honte et un déshonneur* » écrivent Mes Patrick Klugman, Ariel Goldman, Elie Korchia et Jacques Gauthier-Gaujoux. Le Bureau national de vigilance contre l'antisémitisme (BNVCA) déclare dans un communiqué avoir reçu « *un très grand nombre de protestations émanant de citoyens scandalisés et indignés* ». C'est le cas aussi du théâtre de la Manufacture qui a du faire œuvre de pédagogie auprès des spectateurs. « *C'est un beau spectacle, avec un texte pédagogique, que nous sommes fiers de défendre et qui pose bien la question des mécanismes de la radicalisation* », a réagi Pascal Keiser, directeur de La Manufacture qui programmat la pièce dans une interview à l'AFP. « *Rien n'excusera jamais le meurtre d'un enfant de trois ans, et la pièce le dit clairement, mais ne pas traiter ces questions au théâtre, c'est faire la politique de l'autruche* » a-t-il souligné.

L'acteur Yohan Manca qui incarne Merah a du faire face pendant ce début de festival à d'énormes pressions. « *C'est très douloureux mais c'est du théâtre documentaire, politique. Il n'est jamais trop tôt pour parler de certains sujets, mais il est souvent trop tard. Le théâtre polémique depuis la nuit des temps.* »

Mais alors que raconte la pièce ? C'est un échange direct entre un policier et un terroriste. Les deux comédiens se parlent à travers une cloison. Le policier, incarné par Charles Van de Vyver parle posément pour tenter de percer le mystère de ce tueur sanguinaire. C'est tout l'utilité de cette pièce qui donne des clefs pour comprendre l'enfermement psychologique dans lequel se réfugient les terroristes. On comprend le mécanisme de leur folie. Il n'y a aucune apologie en faveur du terrorisme et de l'antisémitisme. Au contraire ce dialogue pointe la fragilité de Merah, élevé dans la violence de la société actuelle, abreuvé de jeu vidéo – c'est un admirateur de *Call of Duty* – bercé par le flot continu des chaînes d'information qui sont largement critiquées dans la pièce. C'est un spectacle glaçant, qui à aucun moment ne laisse pointer la moindre empathie pour Merah. Stéphane Capron

Bildraum, un monde en boîtes et à nu

C'est à une errance insolite et poétique que nous convie la pièce *Bildraum* donnée dans le Off à la Manufacture (Patinoire). La belle performance photographique invite à la contemplation d'un monde inexplicablement déserté.

Le dispositif original déployé dans une grande boîte noire qui sert de scène éphémère à la Patinoire d'Avignon fait penser à celui que déploient d'autres artistes belges, la nanodanse des **Kiss & Cry**, ou les paysages de **Hans Op de Beek**, tant le monde proposé est un micro-univers parallèle et incertain. Celui-ci est renfermé dans des boîtes blanches en format maquettes miniatures. Autour d'elles gravitent deux artistes, l'un architecte (**Steve Salembier**), l'autre photographe (**Charlotte Bouckaert**) se servant de l'objectif de son appareil comme d'une entrée grossissante dans ce qui s'avère être imperceptible à l'œil nu. Un écran disposé en fond de scène permet de projeter les photos prises sur le vif.

Dans des espaces clos ou ouverts, intimes ou publics : un dénominateur commun : le vide. Quel tsunami, quelle épidémie a pu se produire pour causer la disparition fortuite de toute trace d'humanité ? Le spectacle n'apporte aucune réponse, évoque les catastrophes naturelles, peut-être l'avènement d'une ère glaciaire. Les images ne sont accompagnées d'aucun commentaire, d'aucune narration ce qui permet judicieusement d'en faire des supports de projection où chacun se perd et se raconte sa propre histoire.

Présenté à Édimbourg en 2016 et dans le Off d'Avignon cette année, *Bildraum* est le premier spectacle de l'atelier du même nom tandis que le nouveau projet du couple d'artistes, *In between violent and green* vient d'être créé au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles. Une poésie du désœuvrement transparaît dans cette apocalypse monochrome et silencieuse. C'est un univers qui oscille entre réalité et science fiction. Énigmatique et captivant.

Christophe Candoni

Le Munstrum Théâtre réinvente le Grand Guignol

La jeune compagnie alsacienne Munstrum Théâtre présente à la Manufacture, une adaptation de la pièce de Marius von Mayenburg, *Le Chien, la Nuit et le Couteau*. Une fantasmagorie masquée imaginé par Lionel Lingelser et Louis Arene. Une réussite.

Lionel Lingelser, fondateur de la compagnie Munstrum Théâtre et **Louis Arene**, ancien pensionnaire de la Comédie Française pendant 4 saisons (2012 /2016) ont conçu un dispositif bi-frontal pour ce **conte fantastique à la sauce von Mayenburg**. Le héros M (**François Praud**) est entraîné dans une spirale infernale au cours d'une nuit de cauchemar. Il se transforme en monstre sanguinaire tuant d'un coup de couteau tous les personnages rencontrés sur son chemin (interprétés par **Lionel Lingelser** et **Sophie Botte**).

L'écriture de Marius von Mayenburg donne le ton du spectacle. « *De ce robinet ne coule que du sable* ». « *J'ai faim. Je renifle ton sang. Je renifle ta peur. Tu m'excites* ». Dans ce couloir de la mort, Lionel Lingelser et Louis Arene convoquent d'étranges personnages masqués, des êtres non identifiés, de ceux qui peuvent hanter nos pires cauchemars.

La mise en scène de Louis Arene est fluide. Il manie à merveille le Grand Guignol surréaliste, un genre difficile qui peut très vite devenir écoeurant. Tout est réglé minutieusement dans ce drame criminel ubuesque aux images ténébreuses. Le sang gicle, mais pas trop. Le sable vole dans les airs. **Un spectacle savamment dosé qui nous transporte littéralement hors du temps.**

Stéphane CAPRON

16 juillet 2017

Sandre : c'est le couple qu'on assassine !



photo – Pierre Planchenault

Au Festival OFF d'Avignon, La Manufacture programme Sandre de Solenn Denis, dans une mise en scène macabro-fantastique du collectif Denisyak. Erwan Daouphars y incarne une femme abandonnée par son mari qui a une bien curieuse façon de reprendre le dessus sur son existence...

Erwan Daouphars joue une mère de famille blessée. Elle nous frappe immédiatement par son apparente simplicité, son humilité et la folie sous-jacente que ses bons sentiments semblent maladroitement masquer. Assise sur son vieux fauteuil, proche d'une lampe à abat-jour en tissu, elle se raconte.

L'ambiance étrange des premières minutes prend un tournant horrible au fil de la représentation. Erwan Daouphars s'est-il empoisonné avant de commencer à nous conter sa vie ? Un liquide noir sort de la bouche un long moment après le début de la représentation. Est-ce normal ? Qu'a-t-elle mangé ? Ses yeux s'injectent de sang, de l'eau coule de la lampe et l'ambiance sonore, par à-coups, conforte cette étrangeté naissante. Étrangeté et non angoisse, puisque la femme continue plus ou moins tranquillement son histoire.

Elle est désabusée, dévoile une vie sans saveur, tournée vers les regrets. Son ton n'est pas sans nous rappeler celui de Mary Alice Young, héroïne posthume de la série *Desperate Housewives*. Par la parole, elle chemine dans des rêves constellés de ruines et nous emmène avec elle en nous tenant par la main.

Elle a tué son troisième enfant, elle s'est « oubliée » (un moment de folie ?) et a sorti les poubelles. Son mari venait de demander le divorce. Elle avait pourtant tout fait pour le garder auprès d'elle, malgré ses maîtresses. Cette désillusion violente est néanmoins racontée avec un humour noir crasse, génial et passionnant. C'est l'idée traditionnelle du couple tout entier que Solenn Denis assassine sans pudeur et, comme son héroïne, sans regrets.

Hadrien Volle

Still in paradise : une rencontre plus foutraque que fructueuse.

Pour la deuxième année consécutive, la scène suisse prend ses quartiers au Festival d'Avignon. Dans le Off, Yan Duyvendak présente *Still in Paradise*, le fruit d'un long travail entamé avec Omar Ghayatt en 2008 et toujours in progress. Peu conventionnelle, la performance qui montre l'importance de rencontrer l'Autre au-delà de tout préjugé est sympathique mais survole les thèmes prétendument traités.

Yan est hollandais, Omar est égyptien. Beaucoup de choses les séparent, politiquement, culturellement, mais ce qu'ils parviennent à mettre en scène avec conviction et passion, c'est justement la possibilité d'entretenir un dialogue. La performance qu'ils portent à bout de bras témoigne d'une expérience réussie de l'altérité. Il y a presque dix ans, alors que commençait leur collaboration, les deux artistes se connaissaient finalement peu et s'opposaient sur bien des choses. Après une première version du spectacle intitulée *Made in Paradise* jouée plus de cent fois, ils sont restés persuadés de la nécessité d'expliquer et de pourfendre ce qui peut faire barrage entre les individus. Ils cherchent à lever les peurs, déjouer les aprioris, renoncer aux clichés, éviter les incompréhensions.

Le matériau s'est alors enrichi pour devenir *Still in Paradise*. Point de départ de leur entreprise, la chute du World Trade Center est toujours au cœur du propos. Passée la difficile acceptation de la réalité des faits qui dans l'imaginaire collectif ne peuvent qu'appartenir à un film catastrophe, l'effroi ressenti par Yan qui se trouvait le 11 septembre 2011 à Barcelone trouve un contrepoint dans le coupable contentement d'Omar installé au même moment au Caire. Pour coller davantage à l'actualité récente, la proposition s'est complétée de nouveaux fragments qui mettent en scène des points de vue divergents sur le Printemps arabe – Omar défend un sentiment plus circonspect et moins enthousiaste que celui véhiculé en Europe – ou sur la crise migratoire qui conclut la représentation.

La pièce donnée avec la Manufacture à la Patinoire d'Avignon commence par **un inutile rituel de mise en condition où les spectateurs sont priés de se déchausser et de se rassembler comme pour une veillée scoute**. Les animateurs annoncent le déroulé de la soirée à la manière de présentateurs de télé-achat. Ne seront montrés que 6 des 12 fragments conçus. Ceux-ci vont être sélectionnés démocratiquement par le public lui-même invité à voter à main levée pour les scènes auxquelles il a envie d'assister. Par la suite, **les réflexions proposées se feront pertinentes ou plus douteuses**. Mais les auteurs assument leurs propos et nous confrontent habilement à notre propre ignorance lorsqu'au beau milieu du spectacle ils laissent égrener dix longues minutes au cours desquelles l'assemblée doit prendre la parole et dire ce qu'elle sait ou croit savoir de l'Islam. Les nombreuses hésitations et approximations pointent le manque de connaissance qui forcément nourrit le climat délétère ambiant.

En dépit d'une forme anarchique et même brouillonne qui impose la déambulation et la participation des spectateurs dans l'inconfort d'une scène surinvestie de papiers volants, d'accessoires nombreux et de projections vidéo, **tout est absolument scénarisé sans que l'écriture ne vienne amoindrir la spontanéité comme la sincérité des artistes**. Une entente nette réunit les interprètes qui tiennent à garantir un sentiment chaleureux dans le débat idéologique et finissent en chantant du **John Lennon** et en servant le Carcadet.

Malgré ses faiblesses et son apparente légèreté, *Still in Paradise* arrive à la conclusion qu'il est plus facile d'aimer son prochain que de le comprendre. La performance répond à sa manière à la nécessité au théâtre comme ailleurs d'aller vers l'inconnu, de rencontrer l'autre. **Christophe Candoni**



Chronique d'Avignon : Les femmes de l'ombre et le Christ de la colère

Avec « Sopro », Tiago Rodrigues salue le théâtre via le travail des souffleurs. Avec « F(I)ammes », Ahmed Madani salue ces femmes nées de famille immigrées. Avec « Laïka », Ascanio Celestini fait redescendre le Christ sur la terre de la misère.

(...) un homme révolté. Il s'appelle David Murgia. Dans *Laïka*, il est seul sur scène, accompagné de l'accordéoniste Maurice Blanchy, pour interpréter un texte écrit et mis en scène par Ascanio Celestini.

Du duo Celestini - Murgia, on avait déjà vu *Discours à la nation*, impressionnant de force sur la problématique du devenir national. Cette fois, il évoque la surprise du Christ revenu sur terre et contemplant de sa fenêtre la réalité de la misère d'un monde qui peut envoyer un chien dans l'espace, comme l'avait fait l'URSS avec Laïka (d'où le titre de la pièce) mais qui oblige des hommes à vivre comme des chiens.

Le Jésus de la banlieue évoque donc l'univers de ces paumés du petit matin que sont les précaires, les clochards, les prostituées, les grévistes ou les vieilles abandonnées à leur solitude. Il le fait avec des mots simples et des images fortes, scandées par les touches délicates de l'accordéon. C'est émouvant, décapant, troublant, dérangeant, comme l'est la vie de ceux qui n'en ont pas. **Jack Dion**

* "Laïka", de Ascanio Celestini. C'était à La Manufacture.

14 juillet 2017



Chronique d'Avignon : leçons de dignité (en paroles et en gestes)

Sur scène, ils sont deux. Ils s'appellent Rémi Cassabé et Laurent Seron-Keller, et ils interprètent *Candide, qu'allons-nous devenir ?* dans une mise en scène signée Alexis Armengol. C'est encore une histoire de dignité, celle administrée en son temps par un Voltaire désireux de démonter l'inanité des tabous. Sur scène, les deux acteurs ne mégotent pas sur les inventions et les audaces pour faire revivre l'épopée de Candide, ce faux naïf découvrant *in vivo* que le monde n'est pas celui qu'on lui raconte et que l'homme a vocation à mettre les pieds dans le plat.

Pour rendre compte sur scène de la ballade de Candide, haute en couleurs et en douleurs, il ne faut pas avoir l'esprit créatif en jachère dans son jardin personnel. Ici, on vérifie que la fête théâtrale peut s'effectuer avec une grande économie de moyens dès lors que l'imagination est au pouvoir. **Jack Dion**

Candide qu'allons-nous devenir ? d'Alexis Armengol. La Manufacture (04 90 85 12 71) jusqu'au 26 juillet. Festival Off.

21 juillet 2017

LA CROIX

7 juillet 2017

***J'AI TROP PEUR* de David Lescot / Compagnie du Kaïros**

Jusqu'au 26 juillet, à *La Manufacture*, 10 h15

Qui dira les désarrois de l'écolier à l'heure du passage du primaire au secondaire, du CM2 à la 6° ? Qui dira ses doutes, ses angoisses, ses attermoissements, le temps de vacances à Quiberon, au bord de la mer, à la veille de quitter l'univers protégé des « petits » pour celui des « grands » - « *l'apocalypse* », « *l'horreur absolue* » ! C'est le héros de *J'ai trop peur*, écrit et mis en scène par David Lescot. Un spectacle drôle, fin, délicat, mais aussi profond et grave, à l'écriture toujours juste, dans le style comme dans le ton. Avec pour seul décor un caisson de bois qui sert de plage, de bureau d'école... Trois comédiennes en sont les interprètes virtuoses, changeant de personnages à tour de rôle, chaque soir. La première « perle » du « off ».

Didier Méreuze

LA CROIX

17 juillet 2017

LES DECLINAISONS DE LA NAVARRE de
Compagnie Pjpp. Jusqu'au 26 juillet, à **La
Manufacture-Patinoire**, 10 h10

Un couple regarde une télévision invisible, tandis que nous parvient la bande-son de leur téléfilm. La scène, au dialogue ampoulé, est celle de la rencontre champêtre d'Henri de Navarre et Marguerite de Valois, sa future reine. Pas de quoi batir un spectacle... à moins de s'appeler Claire Laureau et Nicolas Chaigneau et d'oser la décliner plus de 25 fois dans une tentative d'épuisement pleine d'astuces et de drôlerie. Pourquoi ne pas la réécrire du point de vue de la servante ou des animaux de la ferme indifférents à la royale rommance ? Par d'incessants décalages, les voix dérèglent le dialogue, les corps détournent la bande-son. Quel régal de tirer tant de si peu ! Il y a dans ce premier spectacle plus qu'un exercice de style : un enchantement du minuscule, à la fois libre et précis

Marie Soyeux

LA CROIX

LE CHIEN, LA NUIT ET LE COUTEAU de von Mayenburgh

Jusqu'au 26 juillet, à **La Manufacture**, 15 h20

Quelque part. Une nuit. Un homme se réveille dans un endroit inconnu, y croise des êtres étranges entre humains et chiens, menaçants, armés de grands couteaux. Une course folle commence, l'entraînant de prison en hôpital. Lui-même se fait tueur pour ne pas être tué...et/ou mangé.

S'emparant d'un texte de l'Autrichien von Mayenburg, Louis Arene signe un spectacle déroutant, kafkaïen, fantastique, sur le mode d'un cauchemar grandguignolesque.

Recouverts de très beaux masques collant à leur visage comme une seconde peau, un trio de comédiens virtuoses réveillent nos peurs les plus secrètes.

Didier Méreuze

24 juillet 2017

Mouvement.net

Théâtre à la rue

Cet été à Avignon, *Polis* et **Thinker's Corner**, deux propositions participatives en espace public se font écho à Villeneuve en Scène et à La Manufacture, inventant à leur manière des formes de rencontre et de partage.

Un container en verre habité par quatre comédiens drôlement accoutrés qui attire l'**attention** (*Polis*). **Zapping et nouvelles technologies s'invitent, comme pour mieux réinjecter du sens** là où le monde actuel semble ériger en modèle la vacuité et le prêt-à-penser.

Le bonheur pour les nuls

La lecture du *Bonheur pour les nuls* n'a pas suffi à Arnaud Troalic à faire exploser son « quotient bonheur ». Alors il invite les passants, un par un, à prendre confortablement place dans un énorme fauteuil Chesterfield afin de s'entretenir (par l'intermédiaire d'un casque et d'un micro) de ce problème d'intérêt général avec les quatre comédiens enfermés dans une boîte vitrée.

Dans *Polis*, le bonheur est au centre mais il est un prétexte pour instaurer le dialogue, « *pousser les gens à parler du monde dans lequel on vit* ». Sollicités par le metteur en scène, six auteurs de théâtre (Stéphan Castang, David Geselson, Elisabeth Hölzle, Sylvain Levey, Nathalie Papin et Aline Reviraud) ont écrit des questionnaires sur le bonheur, comme autant de trames à partir desquelles les comédiens brodent et improvisent.

La mise en danger est mutuelle. Le pouvoir oscille entre celui censé interroger et celui censé répondre. Il suffit d'un rien pour que la situation se retourne. Toutes les 13 minutes, un nouveau spectateur (tiré au sort par l'intermédiaire de son smartphone) prend place dans le fauteuil. Autour, une assemblée de spectateurs-voyeurs, casques vissés sur les oreilles, partage l'intimité du dialogue.

Pour Arnaud Troalic, ces dispositifs répondent aussi bien à des questionnements sur l'institution théâtrale, son public et ses impératifs de remplissage qu'à une volonté de tisser du lien et de remettre l'échange au cœur de la cité. Milena Forest

Polis a eu lieu du 10 au 16 juillet dans la cour du Musée Angladon, Avignon

18 juillet 2017

Désert d'Opium

Quatre prêtresses glissent en **slow motion** autour d'une table comme un autel. **Opium** est la dernière création du collectif la Zampa et sa substance se dissout dans nos corps de spectateurs comme une dose de **soma**, une drogue, qui nous rend plus lucide.

« Le désert est le monde dans les conditions duquel nous nous mouvons. Le danger consiste en ce que nous devenons de véritables habitants du désert et que nous nous sentions bien chez lui. » Un préambule comme un coup de semonce, tiré de l'essai *Qu'est-ce que la politique?* de Hannah Arendt. Une prophétie pour nous mettre en garde : il ne faudrait pas que l'on commence à se sentir bien dans ce désert, que l'on renonce à nos rêves, à nos projets collectifs. Alors, on va vivre, recréer des oasis. Et la danse, par son seul mouvement, est le meilleur acte politique. C'est un agir ensemble. **Opium** raconte la trajectoire désespérée, tendre et sans âges, d'un peuple qui résiste à l'inquiétant et étrange desert-monde.



Opium de La Zampa, © Sandy Korzekwa

L'écriture du collectif la Zampa à l'impertinence des cabarets de l'entre-deux-guerres, une liberté à la Anita Berber, un engagement politique de femmes qui se dégage avec force dans les références à Hannah Arendt ou Nina Simone. Mais un cabaret contemporain, disco, qui emprunte au film *Saturday Night Fever* son souffle vital et dangereux. **Opium** est cet ultime instinct de fête. Une fête du dernier jour où la musique accompagne chacun des cheminements, chacune des tentatives de déplacement, des mouvements aller-retour qui constituent les mondes traversées et ressuscitées. **Opium** se danse sur une musique de film, une longue exploration musicale jouée sur scène par Marc Sens, Manusound et Benjamin Chaval. Tous ont en commun un goût pour la transformation, un rapport savant à la matière sonore. **Opium** a quelque chose de la fiction sonore. C'est un documentaire musical pour caravansérail contemporain.

Cette pièce aurait pu être un documentaire. Le projet est né de l'observation d'un territoire, celui de Nîmes. Son centre-ville, les banlieues qui le bordent. C'est une réflexion fondamentalement géographique, nourrie par des récits, des interviews, des photos : autant de traces visuelles et sonores qui font la sève du projet. En écrivant **Opium**, les chorégraphes Magali Milian et Romuald Luydlin s'allient avec le journaliste Julien Cernobori de France Inter pour chorégraphier les témoignages oraux. On ne projette rien aux murs. On incarne. On met en scène l'interview. On fait la moue, on prend la pause dans ce ton burlesque qui crée de la distance et nous éloigne de la mort : « Je suis Elena, heu, 29 ans, je suis venue en France parce que j'ai des problèmes chez moi, je suis avocat. Chez nous j'avais peur de ma liberté, de tout ça. J'habite en centre ville, je me réveille, je m'occupe de ma fille, je fais le ménage. C'est ça ma vie normale. »

Un documentaire sur l'idée de puissance. Le passé militaire n'échappe pas non plus à l'écriture chorégraphique. **Opium** sublime le chant colonial de la Légion étrangère implantée à Nîmes, elle en fait un chant du cygne. La pièce fait transpirer Nîmes. Le Nîmes d'avant. Nîmes la romaine où « les soldats français remplacent l'armée prétorienne ». Les Arènes, la tauromachie, le temple de Diane. Ville magnanime, interface entre la Mare Nostrum et les Cévennes. Désert tartare entre deux territoires mythiques. La puissance, c'est aussi celle de ces zones franches. **Opium** dit à visage voilé tous ces micros territoires comme des oasis, des zones de mouvements dans un passé fier et figé. En disant la vulnérabilité des espaces et des temporalités, on touche au sacré. Un sacré impromptu, celui qui surgit au milieu du trash des montées et des descentes. Un sacré-14 juillet, fervent et populaire. Vient un moment où sur scène, les danseuses se rassemblent, se ramassent, se prennent dans les bras. La musique s'arrête. Elles se mettent à chanter à cappella. C'est le plus beau sursaut collectif, la représentation d'un peuple qui se met à prier à l'orée d'une guerre, qui murmure fébrilement un cantilène, des paroles qu'on est sur le point de comprendre et qu'on ne saisit jamais. On entend une suite de mots, une mélodie qui fait « Nous, nous, nous. » On monte sur l'autel pour mieux se faire entendre. Le « nous, nous, nous » devient plus fort, plus affirmé : c'est le peuple qui implore dans une énergie collective pure et sublime.

Ce soir-là, la salle de spectacle aurait aussi pu être une arène, un cabaret, une salle de classe, un casino, n'importe quel espace urbain, familial et dangereux, n'importe quel espace urbain qui nous invite à faire corps, à vivre ensemble, mais où la plupart de temps rien ne se passe parce que l'on cohabite, indifférents. Aurore Saint Bris

➤ **Opium de La Zampa** a été présenté du 6 au 26 juillet à la Manufacture dans le cadre du festival off d'Avignon

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

"Le chien, la nuit et le couteau", déconcertant et absolument remarquable !

Plongée hallucinante dans les méandres d'une conscience en lutte avec son inconscient. Louis Arène (ancien pensionnaire de la Comédie-Française) signe, avec sa compagnie le Munstrum Théâtre, une mise en scène exigeante, tenue par une direction d'acteurs taillée au couteau.

On connaissait Louis Arène sur les planches du Français, mais un peu moins en tant que metteur en scène, scénographe, plasticien et codirecteur de la compagnie le Munstrum Théâtre. Compagnie qui se distingue par sa capacité à plonger à l'intérieur des corps pour aller y chercher les monstres qui y habitent. Et dans ce dédale parfois grotesque et toujours poussé à outrance, "Le chien, la nuit et le couteau", du dramaturge allemand Marius Von Mayenburg, nous transporte dans un univers déformé et distordu. Si le spectateur, comme le protagoniste, tente de s'accrocher (un peu désespérément) à des repères rassurants, il est vite obligé de lâcher prise et d'accepter cette plongée dans un univers où les frontières spatio-temporelles les plus élémentaires volent en éclat.

Dispositif scénique bi-frontal, il traverse les spectateurs de part en part, configurant déjà le rapport inévitable à l'autre. Sur cette scène longiligne, posée comme un long couloir, se joue la vie d'un personnage obligé de choisir entre des espaces menaçants ou se jeter dans l'inconnu de steppes pleines de loups. Ce protagoniste, à l'identité qui s'efface (François Praud superbe dans le rôle de "M"), vit comme une descente dans un

long cauchemar qui n'en finit pas et dont on n'arrive plus à sortir, nous obligeant aussi à regarder le miroir déformant de ses angoisses, renvoyant inévitablement aux nôtres et comprenant alors le malaise de certain(e)s spectateurs(trices) à la sortie...

Mais entre deux giclées d'hémoglobine, réutilisant les techniques d'un théâtre gore et rappelant un peu celui du Grand guignol, le spectateur est balancé entre le rire et la perversité décharnée de deux prédateurs en mal de chair. Sentiment d'étrangeté parfois désincarné par ces deux autres personnages aux multiples facettes et aussi habillés de masques. Lionel Lingelser, (codirecteur de la Cie) et Sophie Botte au jeu et au phrasé impeccables, portent leurs rôles magistralement.

Dans ce délire cauchemardesque poussé jusqu'au "boutisme", survit à cet état morbide une urgence à vivre que réussit à nous insuffler avec brio Louis Arène.

Sheila Louinet

Théâtre La Manufacture, La Patinoire,
Réservations : 04 32 76 24 51.
(Du 6 au 26 juillet 2017 à 15 h 20
relâches les 12 et 19 juillet).

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

AVIGNON 2017

●Avignon Off 2017● Une vie qu'on épluche, même une toute petite vie, ça peut faire pleurer les yeux

"Sandre", La Manufacture, Avignon

Sur scène, c'est comme un trône. Un trône pitoyable. Fauteuil à l'ancienne. Pas vraiment voltaire. Pas vraiment club non plus. Plutôt crapaud. Juché sur un piédestal pas du tout en marbre. Ça ressemble plus à de la palette empilée. Peinte en noir. Et puis un abat-jour en vessie de mouton tendue. Beige très clair. Monté sur un pied trop haut. Et puis c'est tout. Un trône ordinaire. Un trône de maison de banlieue. Elle y est installée. Elle n'en bouge pas. Elle y règne sur son domaine. Son domaine.



© Pierre Planchenault.

Tout autour rien. Le vide obscur de l'irréalité, pourrait-on dire. Il n'y a qu'elle, juché sur son trône du quotidien, toute pâlotte dans cette nuit, qui brille. Qu'on voit. Et qui parle. Et qui trône sur son quotidien parce que c'est ça sa vie. La vie dont elle avait rêvé ou pas. La vie qu'on lui avait promise, c'est sûr. Et malgré les impondérables et le temps qui sabotent, elle la tenait sa vie, sa maison, son mari, ses enfants.

Qu'est-ce qu'elle dit ?... Elle s'explique, je crois. Elle parle à quelqu'un. À quelqu'un qui l'accuse, il faut croire. Quelqu'un qui l'accuse d'on ne sait pas quoi. On ne le saura qu'à la fin. Quand elle aura fini de parler. De s'expliquer. Enfin de raconter quoi, son domaine, son royaume, son empire, toutes ces années d'existence. Avec ses espoirs, très très humains. Très simples en fait. Et puis ses joies, ses plaisirs, ses émerveillements. Et puis ses déceptions bien sûr.

Une vie, c'est une sorte de succession de mondes qui s'écroulent, si on veut bien y réfléchir une seconde. On construit. On y croit. On flotte dans nos illusions jusqu'à ce qu'elles crévent comme un ballon de baudruche et qu'on manque de crever avec elle. Parce que la petite pointe aigüe de la réalité est venue tout foutre en l'air, alors il y a plus qu'à en reconstruire un autre de bonheur. Ouais, il s'agit de parler de ça du bonheur.

C'est ce qu'elle fait avec ce texte, Solenn Denis. Mais pas vraiment. Enfin, c'est ce qui m'a touché moi. Parce que parler du bonheur, ce n'est pas très simple. Et en fait personne n'écoute ce genre de discours. On s'en fout du bonheur. Solenn Denis doit raconter autre chose au travers de cette femme qui raconte ce qu'elle a été. Ce qu'elle était. Ce qu'elle est devenue. Elle doit raconter un drame mais c'est un spectacle du coup tellement prenant qu'on ne sait plus, qu'on est fasciné tout le temps par elle, cette vie.

Une vie simple. Du moins, une vie à laquelle elle avait donné son accord. Une promesse de vie qu'elle avait endossée totalement. Parce que, déjà toute petite, on lui avait promis cette vie, cet amour, ce mari, ces enfants, cette maison. L'image, elle y était rentrée jusqu'au cou. Sans solution de repli. Alors, quand quelqu'un a décidé que cette image n'existait plus... Décrocher le tableau et elle avec. Elle s'est retrouvée par terre. Alors elle s'accroche à son fauteuil comme une naufragée. Son trône.

Parce qu'elle est ordinaire. Pas plus que quelqu'un d'autre, pas moins. Pas plus belle. Pas plus intelligente. Pas plus douée que quelqu'un d'autre. Même, si là, après le drame, elle est devenue particulière soudain. Mais elle ne se sent pas différente. Pas plus que ça. Et même si son domaine, son royaume, a été détruit. Sa féminité finalement aussi.

D'ailleurs, Solenn Denis a mis un homme dans le corps de son héroïne. Sa "tragédie". Ça n'existe pas tant pis. Et cette parole qui traverse ce corps d'homme démultiplie le propos de cette histoire fantastico-ordinaire diffusée comme une bombe qu'on retient prête à exploser, parce que le bonheur simple qu'on bafoue, c'est dangereux aussi. Et puis l'interprétation magnifique d'Erwan Daouphars qui empêche le pathétique pour faire hurler l'émotion pure. Un bijou. Un bijou ordinaire. Un bijou extraordinaire parce que ordinaire. Un cœur énorme quoi. Quoi ?... "Sandre", de Solenn Denis, interprété par Erwan Daouphars.



© Pierre Planchenault.

Bruno Fournies



Je te dévore, moi aussi

(...) l'intuition, la tonalité de l'affiche, le lieu de la représentation (à La Manufacture, réputée pour la qualité de sa sélection et un théâtre résolument contemporain), l'auteur de la pièce et son metteur en scène, ont fait pencher la balance. Nous y sommes allés et n'avons pas été déçu.

Le corps endormi (ou écrasé) d'un homme nous accueille sur le proscenium noir. Son lent déploiement, celui d'une âme qui s'éveille à son cauchemar, nous saisit. Nous y sommes avec lui. Et le cauchemar est trop réel pour n'être que passager. Lorsqu'un réveil apparaît, l'heure ne varie plus : il est 05:05... 05:05... SOS ; troublant S.O.S. d'un cadran analogique.

Cet homme, M., est confronté à l'absurde d'une impasse sans nom où l'attend un inconnu. Un chien court au loin après les loups, la nuit est profonde, et l'inconnu affamé tient un couteau en main. De là, espaces et personnages s'enchaînent, femme, nymphomane, policier, prisonnier, infirmière, chirurgien... tous liés entre eux par ce couteau, « cette mangeuse », qui cherche à dévorer M. désorienté, hébété et terrorisé (quand

la peur de l'autre vous prend aux tripes). La faim — celle qui tenaille l'homme aux entrailles de son animalité, et jusqu'au plus profond de son être avide de sens et de confiance — est le véritable leitmotiv de cette pièce tragi-comique.

Mais jusqu'au plus profond de la meute, de la horde et de la bestialité, un processus de ré-humanisation fait enfin tomber le masque ; le masque d'une uniformité commune qui disparaît quand la confiance est enfin offerte. Et si la faim demeure, sans peur, face à l'autre, face à l'amour, on ne s'entredévore plus.

La scène bi-frontale (les spectateurs se font face, assis de part et d'autre de la scène), le rythme et ses effets, tout est maîtrisé et au service de cette course haletante aux confins de nos fragilités, qui sont le lieu des plus belles rédemptions.

Pour ceux qui n'ont pas peur de se confronter à un fantastique qui nous rejoint de prêt : « Le chien, la nuit et le couteau » de Marius von Mayenburg, c'est à la manufacture, à 15h20, jusqu'au 26 juillet (relâches les 12 et 19). Une belle leçon d'anthropologie.

Avignon-regards dominicains

TouteLa Culture

Claire Diterzi se raconte à La Manufacture

« **69 battements par minute** » est un album de Claire Diterzi. C'est également, depuis 2015, un spectacle présenté durant le festival Off d'Avignon, à la Manufacture, dans une forme modifiée par rapport à sa création au Monfort. Son titre délicieux en est « **Je garde le chien** » d'après « **Journal d'une création** ».

Claire Diterzi, ancienne pensionnaire de la Villa Médicis, est une formidable auteure et chanteuse. Celle qui incarnait « Rosa la Rouge » en 2010 au Théâtre du Rond-Point aime se mettre en danger. Et quoi de plus dangereux que le Off d'Avignon ? Voici la si belle Claire face à elle-même, prête à nous raconter le dessous des cartes.

L'idée de la pièce résonne avec la programmation du Festival d'Avignon qui propose de nombreuses réflexions autour de l'identité de l'acteur. C'est par exemple le cas de « Sopro » et du « Sujet des Sujets ».

Elle a donc, au moment où elle pensait et écrivait l'album « *69 battements par minute* », tenu un carnet de bord, un « Journal ». L'objet est une oeuvre d'art en soit, par ailleurs publiée chez « Je garde le chien », la compagnie de Claire Diterzi.

Alors qu'est-ce qui se cache derrière une chanson ? Si vous saviez... du très léger, comme une image de chien sans queue sur le bitume, et du lourd, comme un amant qui pendant deux ans ne vous touche pas.

Claire Diterzi est adorable et touchante, elle navigue entre chanson et texte. Elle affirme son goût pour le contemporain en égrainant les titres géniaux des bouquins de Rodrigo Garcia, tel « *Et balancez mes cendres sur Mickey* » et en les croisant avec sa vie très très perso, entre un gros connard de père et une psy qui la sort de l'eau. **Amélie Blaustein Niddam**

10 juillet 2017

Sandre, le polar de Solenn Denis au Off D'Avignon

Certains l'ont vu il y a si longtemps déjà aux *Festival Les Impromptus*. Mais là c'est une version aboutie, augmentée et à la cohérence parfaite que nous livre Erwan Daouphars, parfaite en mère en robe de chambre qui sort d'elle-même. Sandre est à voir à la Manufacture à 13h45.



Visuel : Pierre Planchenault

Il est assis sur un fauteuil tout tapissé, il a à côté de lui un lampadaire de vieux. Et pourtant, il est « elle ». Il est pieds nus, jean noir et tee-shirt noir et pourtant, il est « elle », elle en robe de chambre. Elle doit être plus jeune qu'il n'y paraît puisque les enfants sont petits.

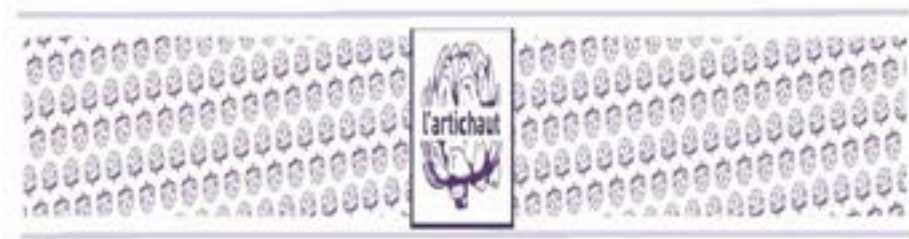
Ce serait presque une histoire ennuyeuse tellement elle est classique. Son mari ne l'aime plus et il la quitte, elle et son surpoids, pour Sandrine. C'est tout. Vraiment tout ?

Cela aurait été classique et ennuyeux si l'écriture de Solenn Denis n'était pas parfaitement ciselée et si Erwan Daouphars n'était pas un comédien dément, qui, presque jamais ne quitte son fauteuil. Tout dans le visage, modelé par la lumière très précise pensée par le Collectif Denisyak (Solenn Denis et Erwan Daouphars) Dès le début, nous savons que quelque chose ne va pas. Qu'elle a des « moments », qu'elle sort d'elle et que son café a un goût de sang.

Seul en scène et assis, le comédien nous entraîne dans une série noire dont l'issue, on le sent, sera fatale.

Une leçon de mise en scène et de jeu à prendre au Off d'Avignon.

Amelie Blaustein Niddam



Claire Diterzi garde le chien

Adaptation scénique de son journal de travail, **Je garde le chien** offre au public la possibilité d'entrer dans l'univers barré de Claire Diterzi l'espace d'une heure. Son air faussement pincé lui permet de jouer d'un second degré absolument hilarant, qui fait de toutes ses anecdotes journalières un moment de partage croustillant et irratable.

Entre deux compositions, Claire Diterzi prend un temps pour écrire, ça peut porter sur tout, des choses les plus importantes aux petites remarques anodines qui ont pu la faire rire. C'est un peu une pause entre deux spectacles, **69 battements par minute**, et sa prochaine création qui s'arrêtera un temps au Centquatre à la saison prochaine. Du pictogramme de chien tronqué en bas de l'immeuble à l'imprimé phallique en passant par ses déboires amoureux et sa supposée virilité, rien n'est épargné, surtout pas elle-même.

Ni un spectacle à thèse, ni l'un de ceux dont on doit retenir une trame narrative fixe, juste le plaisir d'être ensemble et d'entendre les chansons empreintes de cette poésie décalée de Claire Diterzi émaillées de ses histoires de travail toutes plus savoureuses les unes que les autres.

Ukulele électrique en main, scébo kitsch à souhait, **Je garde le chien** ravira les amateurs de parenthèses burlesques comme autant d'excuses pour partager un moment avec cette ancienne pensionnaire de la Villa Médicis virtuose un peu tarée, mais juste comme il faut.

Bertrand Brie

Jusqu'au 30 juillet à la Manufacture, tous les jours à 11h30

15 juillet 2017



Le chien, la nuit et le couteau, un conte fantasmagorique inquiétant et burlesque

Projeté dans un monde de ténèbres où l'humanité n'a plus droit de cité, un jeune homme tente désespérément de survivre et de sauvegarder la pureté de son âme. S'inspirant de la pièce éponyme de Marius von Mayenburg et de son univers cauchemardesque, Louis Arène signe une fable noire, poétique et décalée entre ombre et lumière. Une fantaisie trash, granguignolesque des plus savoureuses.

Un soir, de retour d'un dîner arrosé, M (fascinant François Praud) s'assoupit un instant. Quand il se réveille, rien n'est comme avant. Perdu sur une route déserte, un étrange masque comprime sa tête. Commence alors pour le jeune homme une nuit d'errance et de rencontres étranges et singulières. C'est tout d'abord un étrange et patibulaire gaillard (épatant Lionel Lingelser) qui croise son chemin. À la recherche de son chien, il engage la conversation. Très vite, tout est surréaliste. Les dialogues, les sous-entendus ne présagent rien de bon. M s'inquiète, tente d'apaiser la situation. Rien n'y fait, la confrontation dérape. L'homme s'effondre transpercé d'un coup de couteau. C'est le début d'une série d'événements tragiques et involontaires qui vont transformer profondément notre héros, l'entraînant sur les pentes glissantes et dangereuses du vice.

Bien décidé à ne perdre pas son âme et à préserver sa part d'humanité dans ce monde de cauchemar individualiste, M lutte de toutes ses forces contre ses nouveaux penchants meurtriers, épaulé par une étrange et accorte jeune femme (surprenante Sophie Botte). Rien, n'y fait chacune de ses décisions l'entraînent toujours plus loin dans la noirceur et la barbarie, son inconscient délétère et destructeur prenant sur sa conscience lucide.

Confronté aux désirs cannibales des habitants affamés de ce monde parallèle obscur, distordu et glauque, notre héros se libère inexorable de ses attaches, de ses principes espérant survivre à cette nuit terrifiante et spectrale.

Si l'univers horrifique dans lequel nous plonge Louis Arène et son complice Lionel Lingelser nous fascine et nous happe, c'est qu'il est parfaitement en accord avec l'écriture poétique, ciselée et noire de Marius von Mayenburg. Soulignant le surréaliste du texte, le jeune metteur en scène nous entraîne avec espièglerie et malice au plus près de l'atroce histoire de M. Réveillant nos angoisses, il nous

plonge dans ce monde fantasmagorique et cauchemardesque grâce à un dispositif bi-frontal du meilleur effet. Collant aux intentions du jeune dramaturge allemand, l'ancien pensionnaire de la Comédie-Française casse les codes et réinvente un théâtre de fantaisie grand-guignolesque et surréaliste à la fois gore et burlesque. Jouant sur le fil, il ne tombe jamais dans l'excès et nous invite à un voyage initiatique et singulier sur le chemin pavé d'embûches à la lisière de l'enfer.

Portant des masques qui cachent le haut du visage, les comédiens s'en donnent à cœur joie et se glissent avec une étonnante facilité dans la peau monstrueuse et horripilante de leur personnage. En héros apeuré, délicat et incompris, François Praud séduit par sa naïveté fragile, sa bienveillance à l'égard des autres quels qu'ils soient. Son jeu en clair-obscur donne une profondeur humaine et vibrante à son personnage. Femme amoureuse, sœur schizophrène ou infirmière sanguinaire, Sophie Botte varie les genres et les tons pour notre plus grand plaisir. Enfin, Lionel Lingelser excelle dans l'interprétation des êtres les plus vils, les plus monstrueux, les plus odieux. Il s'amuse d'un rien et donne à chacun de ses rôles une dimension ubuesque, délirante et décalée.

Totalement captivé par ce conte sombre et acide où se révèlent, derrière le voile noir de la nuit, les pires penchants de l'humanité, on se laisse envoûté, hypnotisé par la mise en scène précise, énergique et très contemporaine de Louis Arène et par le jeu haut en couleur des artistes de la compagnie Munstrum Théâtre. Un cauchemar éveillé que l'on prend un malin plaisir à rêver. Magique !
Olivier Fregaville-Gratian d'Amore (Publié dans « L'œil d'Olivier »)

A la manufacture Patinoire, jusqu'au 26 juillet 2017

"Le fils" : un monologue d'une brûlante actualité



Sur le tapis rond, un clavecin de bois blond trône. Devant nous, une femme, silhouette longiligne, en jean et chemise bleue, vient nous parler. De sa famille et des garçons qu'elle a élevés, de la pharmacie qu'elle exerce sérieusement et qui l'occupe toute la journée, de son mari qui va à la messe tous les dimanches. La famille habite en Bretagne dans la banlieue de Rennes, l'ambiance est sage, bourgeoise, sans accroc. Pourtant, dans le récit que va nous faire Cathy, qu'interprète de manière saisissante Emmanuelle Hiron dans la mise en scène de David Gauchard, un grain de sable, plutôt massif, terrible, va venir enrayer la parfaite mécanique familiale. C'est que les garçons grandissent, et que Cathy doit se donner d'autres missions à accomplir. Un glissement vers les milieux catholiques traditionalistes, une participation à la Manif pour tous et voilà notre pharmacienne rangée saisie par les cris de haine à l'égard des homosexuels et la défense de la famille chrétienne. Le texte de Marine Bachelot Nguyen et l'incarnation magnifique de la comédienne font de ce spectacle un petit bijou.

Hélène Kuttner



"Je garde le chien", de et avec Claire Diterzi

Quelqu'un qui n'aime ni les tee-shirts de Johnny ni les textes de Rodrigo Garcia ne peut pas être foncièrement mauvais - à moins que ce ne soit le contraire ?

L'année 2014 de Claire DITERZI à travers son journal de bord, tenu lors de la gestation de son spectacle *69 battements par minute*...

... qu'il n'est pas nécessaire d'avoir vu (ni de connaître la signification du nombre) pour apprécier cette revue/bilan des événements passés, incluant séparations après dix ans de vie commune ou deux ans, mais sans préavis !

C'est hilarant, bien senti, ça semble même couler de source, évident tel que c'est raconté et chanté (pour ne pas dire claironné)...

... comme si l'écriture automatique chère aux surréalistes renaissait dans ce que l'on pourrait appeler "chanson contemporaine" !

Jean-Yves BERTRAND

24 juillet 2017

QVLP, le théâtre mène à tout !

“J’ai trop peur”, ou les angoisses des jeunes pas si enfantines...

Une belle écriture de David Lescot, auteur et metteur en scène de “J’ai trop peur”. Spectacle joué par de remarquables comédiennes qui endossent des rôles de jeunes garçons. Un spectacle tout public sur la question des angoisses d’enfants pas si enfantines. Spectacle à voir avec ses élèves, ou à recommander en famille. C’est à la Manufacture à 10H15.

David Lescot, avec une écriture très réaliste et drôlement tendre, réconcilie les grands avec leur passé de “petits”. Ce texte accompagne les mutations de vie, apprivoise les sauts dans l’inconnu et ouvre un espace d’échange.

La scénographie est d’une belle simplicité ludique : une boîte à malice dans laquelle se nichent les personnages par un procédé gigogne. Le plateau de jeu devient un coffre à jouets, grand ouvert sur l’imagination foisonnante d’un David Lescot qui transforme tour à tour cette simple boîte en bureau d’écolier, théâtre de marionnettes ou plage de sable fin. De la trappe aux portes qui claquent, au milieu de cette joyeuse fratrie, les ressorts les plus élémentaires (et les plus efficaces!) y passent.

Cette scénographie, pleine de malice, laisse la place belle au surgissement et à la performance des comédiennes qui s’échangent les personnages au gré des représentations, n’incarnant jamais le même rôle. Ces toutes jeunes femmes sont bluffantes dans les rôles de jeunes garçons et cette inversion



des genres permet de ne jamais tomber dans la caricature.

En plus de faire sourire les parents et de chatouiller leurs souvenirs, ce spectacle devrait toucher le “jeune public” qui vit cette transition.

On aimerait être une petite souris pour entendre les confidences que ne manqueront pas de provoquer ce spectacle...

Yael Tama et Sheila Vidal-Louinet



SATURNE (NOS HISTOIRES ALÉATOIRES) **Pépito Matéo**

Dans la sélection contemporaine de PLUSDEOFF

Toute tentative de résumer *Saturne (nos histoires aléatoires)*, l'une des dernières créations de Pépito Matéo, serait vaine. Champion du glissement de terrain sémantique, virtuose du télescopage d'histoires, le conteur-comédien, inspiré par la chanson *Saturne* de Georges Brassens, nous embarque dans un texte délicieusement retors. Lui qui aime corser son écriture ou son récit avec des contraintes, jette cette fois trois dés qui lui indiquent l'heure d'un fait, la lettre par laquelle commence le prénom d'un personnage ou encore le début d'un mot qu'il se doit d'insérer, histoire, comme le Dieu de Brassens, de « se désennuyer un peu » et de « bousculer les roses ». Dans les suites d'événements peu probables, rendant un destin plausible, qui s'entrecroisent pour former ces histoires aléatoires, on retrouve tout ce qui fait le sel des narrations ourdies par Pépito Matéo : une bonhomie espiègle, un verbe verveux et truculent, des jeux de langage acrobatiques et des personnages lunaires, ou farfelus, ou chimériques, ou marginaux. À presque 70 ans, Pépito Matéo, sans les mains et en danseuse, grimpe toujours, tout en étant au sommet de son art. **Walter Géhin**

19 juillet 2017

PLUSDEOFF

THÉÂTRE CONTEMPORAIN FESTIVAL D'AVIGNON

LE FILS – mise en scène David gauchard

Dans la sélection contemporaine de PLUSDEOFF

Une vie où le roboratif le dispute au rébarbatif. Épouse, mère de deux garçons, pharmacienne dans l'officine de son mari, le contentement s'est installé, et avec lui l'ennui. Dans sa petite ville de Bretagne, les notables vont à la messe. Elle y suit son mari, en devient assidue, lie connaissance. Des gens bien, puisque de son milieu, s'engagent contre l'avortement, contre le mariage homo, sont séduits par les idées d'extrême-droite. Elle les suit et trouve l'exaltation en vociférant des slogans lors de la Manif pour tous. Le rance et l'archaïque lui inspirent une nouvelle jeunesse, une forme de plénitude dont elle veut auréoler sa famille. C'est alors qu'elle découvre l'homosexualité de l'un de ses fils...

Le texte de Marine Bachelot Nguyen s'applique à examiner, avec patience, le processus de radicalisation. On ne se réveille pas un matin dans la peau d'un extrémiste. Il ne s'agit pas d'un brusque basculement. La conversion s'opère au fil d'un glissement progressif, une contamination lancinante, par petites touches. Chaque nouvelle marche, un peu plus basse, permet d'atteindre la suivante sans avoir l'impression de chuter. David Gauchard dirige, dans une sobriété indispensable au propos, Emmanuelle Hiron, brillante de bout en bout, jusqu'au dérèglement total de la logique et de l'humanité. **Walter Géhin**

La Manufacture / 13h10 / du 6 au 26 juillet,

21 juillet 2017

PLUSDEOFF

THÉÂTRE CONTEMPORAIN FESTIVAL D'AVIGNON

LE CHIEN, LA NUIT ET LE COUTEAU

Mise en scène Louis Arene

Dans la sélection contemporaine de PLUSDEOFF

M se réveille, une nuit d'été, dans une rue qu'il ne connaît pas. Il se souvient avoir mangé, plus tôt dans la soirée, des moules. Un autre homme vient à sa rencontre, lui ressemblant étrangement —nez pointu, proéminent crâne chauve— sifflant pour faire revenir son chien. La laisse délaissée qui pend au bout de sa main fait place à un couteau. M s'esquive plutôt qu'il ne riposte, une large entaille barre son ventre, mais c'est son agresseur qui est tué. Voici M possesseur du couteau, ou plutôt possédé par son couteau, car ce meurtre n'est que le premier d'une longue série. La ville, que le sable de la steppe voisine envahit jusque dans sa tuyauterie, que les loups, lui dit-on, investissent avec toujours plus de témérité, baigne dans une atmosphère de fin du monde. La blessure et le couteau aimantent la faim qui tenaille chaque habitant qu'il croise, une faim de chair fraîche puisqu'il ne reste rien d'autre. Le policier apprête une bassine, le chirurgien des couverts, les statuts cèdent face à cette faim irrépressible et M doit tuer pour ne pas être tué. Plus intéressant, de jumelles chez qui il est recueilli, lui ressemblant étrangement —nez pointu, proéminent crâne chauve— l'une émoustille pour mieux le mordre quand l'autre semble être la seule, dans toute la ville, à être en mesure de contenir la faim qui l'opprime, car elle se nourrit... de sentiments pour M.

Violence séculaire qui ressurgit dans des conditions exceptionnelles ? Extrapolation macabre d'une société contemporaine où l'homme continue, avec d'autres armes qu'un couteau, à être un loup pour l'homme ? Louis Arene joue du texte de Mayenburg pour entretenir le doute, et jonche de giclées tarantinesques d'hémoglobine le noir de la nuit, habile diversion —avec l'incontournable « En août ? » que s'écrient, jusque dans la mort, tous ceux à qui M répète avoir mangé des moules— au lancinant sentiment de peur qu'inoculent une identité visuelle et sonore fort travaillée ainsi que le jeu très investi de Lionel Lingelser, François Praud et Sophie Botte (pour cette représentation, et en alternance avec Victoire du Bois), loin d'être ménagés. Il fallait bien cela pour que l'on plonge avec un plaisir frissonnant dans la nuit de M.

Walter Gehin

La Manufacture / 15h20 / du 6 au 26 juillet,

8 juillet 2017



SANDRE / Solenn Denis, Erwan Daouphars

Une femme (jouée par Erwan Daouphars) raconte les premiers temps de son mariage, ses certitudes d'alors, forgées sur l'adage maternel selon lequel un homme revient toujours au foyer quand son ventre est contenté. Elle cuisine tous les plats réconfortants et prend du poids à vouloir accompagner l'appétit de son mari. Deux enfants plus tard et le peu de beauté qu'elle s'attribuait envolé, l'adage maternel est en ruines : son mari révèle une rencontre, bientôt sa décision de la quitter. Son monde s'effondre, tandis qu'elle se sait enceinte.

Le Festival d'Avignon a ceci de particulier qu'il permet les comparaisons de manière rapprochée. Erwan Daouphars est loin de démériter dans cet ardu rôle féminin (sa présence d'homme visant à donner une distance par rapport au personnage), mais ce ne sera pas lui faire injure que de dire que dans un seul en scène d'auto-analyse d'un meurtre, Angelo Bison, dans [L'avenir dure longtemps](#) au Théâtre des Doms, est d'une tout autre intensité, comme le texte de Solenn Denis ne saurait rivaliser avec celui de cette même pièce, dans sa complexité et sa force évocatrice. À voir seulement si vous ne parvenez pas à avoir une place pour *L'avenir dure longtemps*.

—Walter Géhin, PLUSDEOFF



LE THÉÂTRE CÔTÉ COEUR

L'IMAGINAIRE CONTRE LA MALADIE ***

Ibo a dix ans. Il est avec son oncle Slim lorsque leur voiture est victime d'un accident. Ibo est transféré à l'hôpital dans un état grave. Slim ne va pas le quitter, veiller sur lui. Il découvre l'univers des **services des enfants malades**. Au cours de ses déambulations lorsque Ibo dort il fait la connaissance de Lily. Elle n'en est pas à son premier séjour. Une amitié se crée entre l'enfant et l'adulte. Chaque nuit Slim dessine une histoire pour Lily. Ces dessins vont s'accumuler sur la table de chevet et former ce tarot du grand tout, des histoires pour contrer le sort, pour lutter contre la maladie, pour faire de l'imaginaire une arme contre le destin.

La scénographie met au centre de la scène **un bloc blanc**. Une caisse dans laquelle Slim entre comme dans une voiture, comme dans une chambre d'hôpital, le bloc opératoire. Un espace **entre réel et imaginaire** où les jeux d'ombre expriment la peur, l'attente, l'espoir. Dans la blancheur du vide aseptisé de l'univers hospitalier, dans ces couloirs labyrinthiques, dans le silence de la nuit, le rêve, l'imaginaire et l'espoir s'installent, prennent le contrôle.

Slim nous fait le récit de ces moments suspendus. Il est accompagné en live par la musique de Wim Welker. Issu d'un travail en collaboration avec **l'hôpital de la Timone** LE TAROT DU GRAND TOUT a su tirer toute la singularité de cet espace. Lily enfant malade est l'adulte qui va réconforter l'adulte Slim. Elle a la maturité et le recul de ces enfants gravement malades pour qui l'hôpital est une seconde famille et que la lutte contre la maladie a fait grandir précocement.

Lorsque Lily est partie, laissant à Slim les dessins du tarot du grand tout, elle lui a transmis cette force qui lui permettra d'accompagner Ibo dans sa lutte contre la paralysie.

En bref : un spectacle tout en sensibilité, douceur et poésie qui nous plonge avec optimisme humour et tendresse dans l'univers des services hospitaliers des enfants malades.

La Manufacture / La patinoire du 6 au 26 juillet

13 juillet 2017

UN CHIEN DANS UN JE DE FILLES !

(...) En allant voir « Je garde le chien, d'après Journal d'une création », à 11h30 à La Manufacture (lieu « capteur de nouveautés » qui, comme dab, fait montre d'une programmation pointue et innovante autour des écritures contemporaines), j'ai retrouvé une Claire Diterzi déterminée et au meilleur de sa forme. On connaît depuis longtemps l'originalité et la volonté de la tourangelle d'aller creuser des micro-sillons en dehors des champs cultivés par la « chanson française ». Et depuis les années 90, on peut dire qu'elle en a semé des grains de beauté et de fantaisie dans le pays sage de la musique parolée ! Au point de faire pousser de drôles de belles plantes, que les spécialistes de la spécialité ont bien du mal à faire rentrer dans les jardins à la française prévus à cet effet.

D'ailleurs, dès le début de cette « performance » (j'ai longtemps hésité sur le mot idoine à poser ici) qu'est Je garde le chien, elle précise explicitement ce qu'elle recherche dans son travail : « J'aimerais faire de la chanson contemporaine. Comme j'aime le théâtre contemporain. Et la danse contemporaine. Mais, ça n'existe pas. Quand on sort des clous avec une chanson, on est illégitime, voire prétentieux. Pour les gens, une chanson doit répondre à des critères sentencieux qui les rassurent par leur familiarité. Elle doit être codée avant sa naissance pour correspondre à des coordonnées ancrées depuis 1806 dans leur base de données. Et ce n'est pas trop ça que j'attends de l'art. » Voilà qui devrait donner du grain à moudre à une frange non négligeable du lectorat de *NosEnchanteurs*...

Et Je garde le chien n'échappe pas aux velléités iconoclastes de cette « moi, sonneuse, battante ». Mais, ce qui est clair et nous éclaire, c'est que Claire ne cherche pas à nous entraîner dans ses positions affirmées et dans ses révoltes : nul prosélytisme là-dedans. Juste une femme qui, se racontant, pose posément les grandes étapes et anecdotes de sa vie avec un naturel confondant, terme pris là au pied de l'être. Car la performeuse m'a littéralement fait fondre avec elle, au fil de ce qu'elle nous livrait (pour s'en délivrer ?).

Le procédé de « re-présentation » choisi est celui d'une lecture augmentée. Ce qui signifie que l'artiste a choisi le fil conducteur de sa vie pour nous entraîner dans les méandres d'une existence comme les autres (mais qui revêt tout de même le caractère exceptionnel d'une véritable œuvre créative). Et pour ce faire, Claire Diterzi se réfère à un spectacle musical qu'elle avait monté en 2015 avec le dramaturge argentin Rodrigo Garcia, à partir des textes de celui-ci, auxquels Claire avait apporté l'expérience de son existence, et intitulé 69 battements par minute. C'est donc ce texte qui constitue la trame narrative de « Je garde le chien ». Et en fait une sorte d'autobiographie à cœur ouvert qui pulse avec la vitalité d'une femme délivrée des contraintes du carriérisme et des courbettes à faire en direction de ceux qui sont en place (il y a deux ans, elle a dit « merde » aux producteurs qui ne lui donnaient pas les moyens d'exercer sa créativité en toute liberté).

Je disais donc qu'il s'agit d'une lecture. Mais pas que... En effet, des images vidéo-projetées, des paroles sur bande son et quelques chansons où elle s'accompagne d'un ukulélé font de cette performance de La Diterzi un spectacle complet, mais dépourvu de tout artifice. Ici, c'est la simplicité qui règne. Comme le ton adopté par l'artiste, qui fait ici montre d'une humilité rare, en se racontant sans pathos ni affect, ni affectation, dans la vérité d'une lumière crue. Et je n'ai pas du tout envie de rentrer dans le fond du spectacle en en disséquant le contenu et le propos. Car son fil conducteur étant une vie ponctuée de grandes histoires et de petites anecdotes, on pourrait y prêter de l'intérêt ou non (ceci étant dit, quand on a vécu certaines des périodes citées, il y a de quoi s'y retrouver et kiffer sa race : ah, le fan de Johnny à qui elle achète ses t-shirts sur Le Bon Coin... et les papiers peints de nos chambres des années 70 !).

Non, ce qui, selon moi, fait la beauté de cette proposition, c'est que, avec sa façon d'être -naturelle, fonceuse, sans tabou apparent, posant les choses à la place qui lui semble être juste- Claire Diterzi fait montre de franchise, d'indépendance, d'irrévérence, de volonté et de hardiesse. Et la chanson éponyme de son spectacle, « 69 battements par minute » raconte bien tout ça : « Soixante-neuf / Battements par minute / Donnons la danse / Au tempo de mon cœur / À pied d'œuvre / Je vais droit au but / Ainsi, j'avance / Au rythme de mon cœur » Et celle que son père appelait Clairon (et qui affirme elle-même être un vrai mec) assume avec l'assurance d'une conviction chevillée au corps qu'elle est bel et bien une femme d'aujourd'hui, qui place sa liberté au-dessus de toute autre considération. Et je crois bien que, bien qu'il y en ait une foultitude d'autres, c'est pour cette principale raison que je l'aime. **Franck Halimi**

LE BRUIT DU OFF

OPIUM », LA ZAMPA PERFORMATIVE ET POLITIQUE

Quand la scène de la Patinoire nous livre une pépite dont elle a le secret.

La compagnie La Zampa, compagnie associée au Théâtre de Nîmes, crée ce spectacle visuel et sonore de danse-théâtre-concert-performance pour la saison 2015-2016. La danseuse Magali Milian et le chorégraphe Romuald Luydlin s'associent autour du projet « Opium ». La notion de peuple leur est essentielle. Comment aborder ce sujet sur scène au travers de la danse ? Leurs recherches les mènent à « Du désert et des oasis » de Annah Arendt qui sera le point de départ : « Il s'agit là de l'extension du désert et le désert est le monde dans les conditions duquel nous nous mouvons. C'est précisément parce que nous souffrons dans les conditions du désert que nous sommes encore humains, encore intacts. Le danger consiste en ce que nous devenions de véritables habitants du désert et que nous nous sentions bien chez lui. » Hannah Arendt "Qu'est ce que la politique ?"

La scénographie reprend le thème du désert, ce grand vide, dans lequel les corps évoluent. De part et d'autre, des installations musicales vont accompagner le spectacle en live. Le génial guitariste Marc Sens, que l'on suit depuis longtemps au travers de ses collaborations avec Rodolphe Burger, Yann Tiersen, Serge Teyssot Gay ou Bertrand Cantat, inonde le spectacle de ses sons hallucinants qu'il arrive à sortir de son instrument. Benjamin Chaval, batteur virtuose et bidouilleur sonore impressionne d'énergie. Manusound à la basse et au bidouillages électroniques de génie complète le trio de musicien. Ils livrent les substances créatives menant à la transe hypnotique.

Sur scène, quatre danseuses, Magali et Corine Milian, Sophie Lequenne et Anna Vanneau évoluent dans ce désert et créent des oasis. Le chorégraphe et chanteur Romuald Luydlin, charismatique, sans artifice, nous envoûte de ses vibrations post-punk. Corine Milian chante aussi, follement. Quant à Sophie Lequenne elle exprime ses talents de comédienne dans un jeu irréel.



Les danseuses comme possédées donnent la sensation du temps aboli. Elles se meuvent avec grâce, s'attirent, se rencontrent, se fuient, ondoient telles des volutes, roulent s'enlacent, s'étreignent. Elles nous transmettent les émotions de la vie. La comédienne au jeu

parfois drôle, parfois inquiétant, rajoutent à l'illusion de cabaret de curiosités issu d'un tableau Lynchéen. Les passages puissants et impressionnants laissent parfois la place à plus de douceur, la lumière crue aux clairs obscurs. Tout se passe sur scène, du jeu au changement de costumes. Les tableaux s'enchaînent, les transitions tantôt brutales, tantôt fondues secouent ou apaisent. Ce désert est-il tout à fait connu ? Cet opus fantastique laisse au spectateur le choix de son chemin, sans guide, sans plan dans ce monde angoissant. La destination n'est pas le but, les errances sont vie. Chacun y trouve son compte.

La compagnie La Zampa réussit son pari de faire un spectacle total, exigeant qui ne peut souffrir de la compromission de ces interprètes. On se laisse emporter dans cette ambiance énigmatique et jouissive et on souhaite que ces compagnies et salles osent encore prendre le risque de casser les codes et nous permettent d'atteindre l'autre côté du mirage.

Annick et Emmanuel Bienassis



« Le tarot du grand tout » de Lamine Diagne et François Cervantes – La Manufacture – du 6 au 26 Juillet 2017

DE LA POÉSIE À L'HÔPITAL

La place de l'enfant n'est pas dans un lit d'hôpital mais à profiter de la vie. La vie y est pourtant très présente à l'hôpital, entre les malades, le personnel soignant, les familles, les rêves et les espoirs. Lamine Diagne va nous parler de tout cela dans « Le tarot du grand tout » au travers de Slim, l'oncle d'Ibo, petit garçon d'origine sénégalaise qui se retrouve à l'hôpital, paralysé des membres inférieurs suite à un accident de voiture.

La compagnie Enelle, crée ce spectacle lors d'une résidence d'artiste de Lamine Diagne à l'hôpital de La Timone à Marseille dans différents services. A l'initiative du théâtre de La Criée, en 2015 et 2016, il s'immerge dans la vie de ces services et des personnes qu'il croisera. Il écrit et met en scène avec l'aide de François Cervantes ce conte théâtralisé. Sur scène, un grand cube blanc, aux portes latérales, illustre l'enfermement, des chambres, des salles, des couloirs. Il se déploie pour évoquer le passage, l'éclatement, le vide. Lamine Diagne, le comédien flûtiste et Wim Welker, le guitariste évoluent de part et d'autres, devant, dedans. Ils investissent l'espace de la scène de la patinoire. Des jeux de lumières subtils aux vidéos, en passant par les dessins ou les ombres chinoises ; la scénographie est chaleureuse, et chacun de ces outils scéniques associés aux mots et à la musique est utilisé à propos.

Il y a d'abord l'accident, Slim au volant, Ibo à l'arrière, puis les pompiers, les urgences et le lit médical. Diagnostic réservé quant à l'hémiplégie. Slim est paniqué, avant de trouver le lit de son neveu, il croise Lilly, plus adulte peut-être que lui, malade et tellement lucide. Apaisé, il rejoint Ibo sur son lit et s'emploie à lui faire prendre conscience de son état, qui n'est pas définitif et que lui seul peut le changer. Slim déploie une énergie débordante pour savoir, comprendre. Les jours s'enchaînent mais il n'accepte pas. Il fuit dans les croyances, entre rêve et réalité pour y puiser la potion qui éliminerait la peur du corps de son neveu. Il faut changer ce sort qui ne peut-être si triste. Aidé de Wim, son ami, il mettra un joyeux désordre chargé d'espoir et d'évasion en partageant la vie des enfants de l'hôpital. Ibo et Lilly vont-ils guérir ?

On sent que Lamine Diagne a ramené, de sa propre histoire et de son séjour auprès des enfants de l'hôpital, une générosité, une empathie et une ferme volonté de lutter face à l'injustice de la maladie. Ce spectacle plein de tendresse est très touchant, fragile, doux. Il questionne quant à nos pouvoirs sur la maladie, la mort, la vie au présent qui seule compte. Il rend grâce aux enfants, à ceux qui se démènent au quotidien dans ces services et à la vie de l'hôpital qu'on évite de trop approcher. Une très belle réussite que ce spectacle de la compagnie Enelle qui génère beaucoup d'émotions.

LE BRUIT DU OFF

« Le fils » – Mes : David Gauchard sur un texte de Marine Bachelot Nguyen – La Manufacture à 13h10

C'est sous l'impulsion du metteur en scène David Gauchard que Marine Bachelot Nguyen écrit ce texte au confluent de trois axes. Le premier axe est l'intolérance religieuse vis-à-vis de l'Art avec, comme point d'orgue en France, les manifestations suite au spectacle « Sur le concept du visage du fils de Dieu » de Romeo Castellucci. Comme second axe le metteur en scène voulait mettre en avant cette ferveur jusqu'au boutiste révélée par le mouvement de la manif pour tous et enfin le dernier axe concerne le suicide des adolescents.

« Le fils » c'est l'histoire de cette femme de pharmacien, issue d'une petite bourgeoisie provinciale, qui va intégrer peu à peu des milieux catholiques intégristes et qui va trouver là une reconnaissance sociale et un nouveau but à sa vie. Au milieu de cette frénésie grandissante prônant un retour archaïque, la tragédie va casser toutes les certitudes de cette mère aveugle et pourtant aimante. La comédienne Emmanuelle Hiron interprète avec une infinie délicatesse cette femme brisée par ses choix et ses certitudes et qui alterne la première et la troisième personne, comme pour mieux se distancier de son passé de mère intégriste et de l'abomination de ses actes. Les mots nous prennent à témoin comme pour nous impliquer dans ses décisions.

Qu'aurions nous fait à sa place? Serions-nous tellement meilleurs qu'elle dans de telles circonstances? Le récit est troublant et l'incarnation opérée par la comédienne ne l'est pas moins. Au milieu de la scène, juste un clavecin posé sobrement dans un cercle de moquette, une chambre d'enfant, lieu où la poésie de l'enfant et l'amour de sa mère peuvent peut-être reprendre vie. Le spectateur oscille entre la tragédie pure et ces



petits riens gênants qui font rire dans l'immédiat mais qui mettent mal à l'aise l'instant d'après.

Ne passez pas à côté de cette pièce à la mise en scène délicate, sur des sujets si difficiles donc forcément essentiels et pour Emmanuelle Hiron cette formidable comédienne qui parvient à nous faire douter à chaque instant de nos propres certitudes en nous plaçant au centre du sujet mais en sachant nous épargner à temps de l'horreur de la situation pour nous permettre de mieux l'appréhender.

Pierre Salles

LEBRUIT DUOFF

« Le 20 Novembre » de Lars Norén, mis en scène par Lena Paugaum, avec Mathurin Voltz – Jusqu'au 18 juillet à 11h et 15h – La Manufacture

« Vêtu de noir, le visage masqué et ceinturé d'explosifs, un ancien élève d'un collège du Nord-ouest de l'Allemagne âgé de 18 ans a semé mercredi matin la terreur dans l'établissement, tirant au hasard et faisant plusieurs blessés dont certains graves, avant de se donner la mort. »

Alors que la dépêche AFP du 21 novembre 2006 (ci-dessus) nous informe d'une succession d'événements, le texte de Lars Norén tente de retranscrire la succession des réflexions qui ont conduit l'auteur des faits à les exécuter.

C'est à partir des pages du journal intime du jeune homme que ce dernier avait mis en ligne la veille des faits, que l'auteur Lars Norén a écrit « Förgänglighet ». Pour ce dernier, le théâtre a une vocation sociale et un pouvoir politique. C'est cet aspect de l'écriture qui a conduit la metteuse-en-scène Lena Paugaum à engager ce projet, et c'est avec cette volonté d'agir sur le public qu'elle a choisi une salle de classe comme espace de jeu, et qu'elle a initié le projet avec deux classes de lycéennes et lycéens. C'est à partir de lectures collectives, d'ateliers théâtraux et de débats qu'ils ont, ensemble avec le comédien Mathurin Voltz, construit ce spectacle.

La forme de ce 20 Novembre est de fait assez intrusive. Là où la mise en scène de ce même texte par Sophia Jupiter en 2016 dans le Festival d'Avignon se faisait dans une disposition théâtrale classique, les spectateurs se répartissent ici dans une salle de classe. L'univers de l'école est d'ailleurs exploré : quand l'acteur écrit au tableau, s'éclaire à l'aide de rétroprojecteurs qu'il allume, éteint et déplace lui-même. Et quand il nous raconte que l'école est la cause de son mal-être, il s'en ré-approprie petit à petit les codes, et se déplaçant à répétition, il contraint les spectateurs à se tortiller sur leurs chaises pour le suivre, là où on l'a contraint lui, à gober droitement des règles alors que ces camarades le martyrisaient.

La forme est intrusive donc, et le protagoniste prend les spectateurs à parti mais on s'étonne et regrette peut-être que les spectateurs ne réagissent pas plus et qu'il n'y est donc pas un vrai débat, là où tout semble être fait pour le créer. La faute peut-être à mes co-spectateurs ou à de petits réajustements de dispositifs ou de mise en scène à effectuer, mais il paraît de la bouche des artistes que les jeunes publics y réagissent et commencent parfois même un débat avant la fin. Peut-être que ce dispositif sert à cela, nous montrer que nous sommes effectivement très bien éduqués, et que notre éducation n'est pas passée par la confrontation des idées. Ou comme le dirait Cat Stevens traduit « Dès que j'ai commencé à parler, on m'a ordonné d'écouter ». **Baptiste Rol**

Et si les dernières heures de Mohamed Merah nous étaient contées...

Du 6 au 11 juillet 2017, dans le cadre du Festival Off d'Avignon, se jouait à La Manufacture, la pièce *La mort, je l'aime, comme vous aimez la vie* de Mohamed Kacimi, mis en scène par Yohan Manca et Julie Moulier, qui rapporte les derniers échanges entre Mohamed Merah et le négociateur du Raid.

Un échange sans saveur

Écrite à partir des échanges entre Mohamed Merah et les policiers, publiés par journal *Libération*, la pièce nous plonge au cœur des négociations entre le Raid et le terroriste toulousain. Petit rappel des faits, Mohamed Merah est le Toulousain devenu djihadiste qui a tué des enfants juifs et des militaires en mars 2012 avant d'être tué par les membres du Raid dans son appartement.

La mise en scène est sombre et épurée, seul un mur sépare les deux personnages afin de créer la séparation entre l'appartement et le couloir où se trouve le policier, joué par Charles Van de Vyver et tout ce qui les sépare l'un l'autre. La pièce montre le travail des autorités pour tenter de capturer Mohamed Merah en vie et souligne les quelques lacunes de la traque. En effet, Mohamed Merah est montré comme un jeune homme convaincu par ses nouvelles convictions, qui semble torturé par ses actes ou pensées, mais pas forcément pour les bonnes raisons. Toutefois, il conserve certains moments de lucidité lors desquels il se moque des autorités qui n'ont pas su prévenir ses agissements alors même qu'elles le surveillaient. En le présentant comme torturé et ne sachant que faire, comment se rendre, pourquoi se rendre, Mohamed Merah apparaît non pas comme une victime, mais comme quelqu'un qui subit les dérives du système et qui par plusieurs concours de circonstances malheureux ou mauvais choix, s'est retrouvé à embrasser les idées terroristes. Évidemment, il n'est nullement question d'excuser le terroriste, mais d'essayer de comprendre, à travers la mise en scène de cet échange, les raisons qui l'ont amené à commettre ces actes. Cependant, cette pièce nous semble un peu fade dans le sens où elle n'apporte pas grand-chose de nouveau et conclure sur des images de *Call Of Duty* pour expliquer qu'il y a trop de violence accessible semble un peu démagogique, voire superflu. Je n'ai pas lu les retranscriptions publiées dans la presse et je vivais en Espagne au moment des faits, donc j'étais probablement moins assommé de nouvelles que ceux qui vivaient en France, mais rien ne m'a surpris, je n'ai rien découvert de nouveau. Au final, en voulant montrer les raisons qui ont poussé Mohamed Merah au terrorisme, on enfonce des portes ouvertes et ce spectacle souligne des évidences. Alors s'il est vrai qu'il est intéressant de parler de ce genre de choses aujourd'hui que les attentats se multiplient en Europe pour essayer d'en comprendre les causes, je reste quelque peu sur ma faim. Évidemment, cette pièce se veut documentaire, mais même une pièce documentaire peut apporter une nouvelle réflexion ; toutefois en voyant les réactions de certaines personnes, on se dit que, finalement, certaines évidences ne le sont pas pour tout le monde et qu'il est bien de les rappeler de temps en temps...

Une pétition un peu exagérée

Yohan Manca incarne un Mohamed Merah qui paraît peut-être un peu trop fragile, ce qui a suscité un élan d'indignation autour de la pièce, car les proches des victimes et certaines personnes très concernées par ce crime estimerait que la pièce veut dédouaner Mohamed Merah de ces actes en le présentant comme victime en en faisant un héros...

La déchéance d'une mère dans « Le Fils ! »

Du 6 au 26 juillet 2017, à 13h10, le festival Off d'Avignon et la Manufacture nous invitent à découvrir à quel point il est difficile d'être mère et femme lorsqu'on se découvre une nouvelle passion avec *Le Fils* de Marine Bachelot Nguyen, de la compagnie L'Unijambiste, mis en scène par David Gauchard et interprété par Emmanuelle Hiron.

Un seul en scène poignant !

La pièce est construite autour de plusieurs récits de la vie d'une mère. On commence par l'accouchement, puis par l'enfance des deux fils, Anthony et Cyril pour s'arrêter sur l'adolescence. Bien que la pièce s'appelle *Le Fils*, c'est bien le point de vue de la mère qui est abordé et expliqué. Évidemment, elle analyse l'évolution de ses rapports avec son fils. Les récits sont assez traditionnels et racontent la vie d'une femme devenue mère, mais chacun se termine sur un sentiment de détresse et un coup de stroboscope pour effacer ce sentiment et reprendre le récit originel. La narration est très particulière, car la personne qui raconte ne semble pas être la mère et utilise le pronom personnel « elle » pour la désigner, mais parfois le pronom « je » revient, bouleversant nos repères ou semblant montrer qu'elle a des difficultés à assumer ce qu'il s'est passé. Pourtant, chaque fois qu'une décision ou qu'une réflexion un peu sérieuse est faite, la narratrice interpelle le public pour lui demander comment il aurait agi dans pareille situation. Cette adresse frontale inclut le public dans l'histoire et l'amène à réfléchir sur ses agissements et sur ce qu'elle a vécu et parfois la réponse est étonnante. Ce faisant, elle cherche à justifier des actes dont les remords sont saisissants.

Plus l'histoire avance et plus les indices affluent et nous font comprendre qu'un problème est survenu avec son plus jeune fils. La tension qui naît entre enfant et parent à l'adolescence est bien retranscrite dans ce texte qu'Emmanuelle Hiron interprète magistralement. Elle nous fait ressentir la complexité de ses émotions, partagées entre son devoir de mère, son amour maternel, son envie de vivre sa propre vie, son envie d'être femme et de conserver un lien avec ses enfants. Ce fils apparaît sur scène ponctuellement, il représente la nostalgie qu'elle éprouve vis-à-vis de l'enfance de ce dernier. Il apparaît très jeune et joue du clavecin comme pour évoquer avec mélancolie un temps révolu, un temps béni où le fils et sa mère étaient encore complices, ou ce dernier jouait encore de la musique pour sa mère.

Quand l'idéologie intégriste rythme et régit une vie...

Bien que chrétienne, elle n'était pas pratiquante, mais son mari un peu plus et ils allaient tous les dimanches à la messe. Petit à petit, elle se laisse séduire par ces moments de rassemblement et notamment lors d'une confession de foi où elle tombe en admiration devant cette communion des gens dans la rue. Cela lui permet de fréquenter la haute bourgeoisie rennaise, milieu qu'elle et son mari idolâtraient un peu. Petit à petit, sous l'impulsion de ses nouvelles amies, elle construit sa vie autour de la religion, participant à des groupes de discussion, à des manifestations et s'engageant notamment contre l'avortement et dans la manifestation contre le Mariage pour tous. Elle se sent importante, elle se sent vivre, car passionnée et animée par ce combat, mais en délaisse sa famille et, sans s'en rendre compte, elle commettra des choix aux conséquences dramatiques. Son combat passant avant tout, elle délaisse sa mission de mère et même si elle en a conscience, elle le fait sans sourciller, prétextant un manque de dialogue avec ses fils dû à l'adolescence... Elle raconte ses choix, faisant de nous les témoins de son drame et de son processus de radicalisation.

Cette pièce est très sobre dans sa mise en scène et repose essentiellement sur la capacité d'Emmanuelle Hiron à incarner la complexité et la puissance des sentiments d'une femme/mère habitée par une nouvelle passion. **Jérémy Engler**

Éloge délirant du chaos dans « Histoire intime d'Elephant man »

Au Festival Off d'Avignon 2017, Fantazio se joue des genres et des thèmes. On l'a connu musicien, mais dans l'*Histoire intime d'Elephant Man* il range ses instruments et c'est le performeur philosophe qui présente un solo sur le fil de l'absurde où il est question de baskets qui coupent le rapport au réel, des cinq sens disloqués et d'une route accidentée qui reforme le corps. Si vous n'avez rien compris, partez à la conquête du sens à la Manufacture du 6 au 16 juillet à 18h15 et découvrez une autofiction engagée et délirante !

Toutes ces voix qui débordent de la peau

Derrière une table sur laquelle se trouvent des papiers disséminés et un micro, Fantazio tente de remettre ses idées en place. Il remonte le cours de sa pensée, essaie de la structurer, amorce des débuts de réflexions et se révolte de devoir toujours tout structurer. Ce solo pourrait être le pendant du cri d'Elephant man, celui du film de David Lynch, un cri pour aller au-delà des apparences, un appel à voir l'humanité en dessous de la difformité. Pour Fantazio, c'est ce qu'il y a sous sa carapace lisse qui importe : un Elephant man à l'intérieur, peuplé des voix qui l'ont nourri jusqu'ici. Celles de ses précédents rôles, de musiciens, de ce qu'il a lu. Ces voix trop nombreuses, qui « débordent de la peau » et qui font tache d'huile, s'étendent en une matière informe et mouvante. Fantazio nous dit qu'il veut prendre le réel, l'encaster et le retourner comme une tarte Tatin... Tout un programme ! Il s'agit bien de cela dans *Histoire intime d'Elephant Man* : se jouer du sens et du langage, un peu à la manière de Michaux dans son poème « *Le grand combat* ». Il emparouille les mots, écorcobalise la réalité, tocarde et marmine avec fièvre. Aux confins de l'absurde, les spectateurs saisissent des bribes à la volée, les endosquent, les font leurs et trouvent leur propre interprétation. Il utilise les réminiscences de ses rôles passés, les voix qui l'encombrent encore aujourd'hui et qu'il doit laisser s'exprimer pour s'en débarrasser. Les projecteurs aussi ont du mal à suivre le cours, ils clignent un peu n'importe quand, un peu n'importe comment et parfois s'éteignent. Par intermittence, ils participent à l'explosion des codes et à la création d'un chaos au cœur du microcosme qu'est la salle de théâtre.

Quand la semelle des baskets fausse le rapport au réel

On suit la géographie corporelle et sensible de l'Elephant man-Fantazio. Se pose alors la question du « monstrueux » dans la société. Au sens étymologique du terme, le monstrueux est celui que l'on montre, ce que l'on remarque et qui est différent. Elephant man est monstrueux, car difforme, peu importe alors la nature de son être, l'humanité lui est déniée, car lui ne peut entrer l'une des cases prévues par la société. Fantazio renverse le processus d'analyse. Il montre la société vue par un esprit difforme. Quand il parle au micro du fond de scène, sa silhouette est projetée en une ombre déformée. Symbolique réalité d'un esprit qui fait du chaos son maître mot, sa condition *sine qua non* pour être libre de penser, en dehors de tout carcan. Clairvoyant, il observe notre société avec des lunettes quasi psychanalytiques. Le véritable problème c'est l'ordre. La recherche d'une apparence toujours lisse, la volonté de créer des cases pour chaque élément de nos vies. Surgit l'histoire d'un homme qui veut boire parce qu'il fait chaud, mais dans la cuisine il n'y a aucun verre, seuls récipients disponibles : des mugs et des verrines. Énorme dilemme que celui de cet homme qui n'a pas le contenant adéquat pour boire le liquide, d'autant qu'il n'est pas l'heure d'utiliser un mug qui est prévu plutôt pour le matin ou en fin d'après-midi. Dans un réquisitoire enragé contre la planification extrême, un appel au temps libre, au temps improvisé ou rien d'autre n'est prévu que de se laisser surprendre, il veut « tordre le corps à l'espace temps » et briser l'ordre qui l'empêche de s'étendre et de devenir lui-même en dehors de l'espace étrié qui lui est alloué. Il dénonce la folie ordinaire qui, incolore et inodore, nous consume.

Fantazio réalise une performance parfaitement maîtrisée qui fait voler les codes en éclats pour notre plus grand plaisir. Les sorties de scène, le phrasé qui fait mouche, l'intelligence de la forme et du propos sont réunis pour nous faire passer un moment incroyable où on rit de nos prisons intérieures, où les champs s'ouvrent vers une analyse différente de ce qui nous façonne et nous lisse. Une véritable pépite engagée et délirante ! **Anaïs Mottet**

Candide, qu'allons-nous devenir ? Et cette critique qu'allons-nous en faire ?

Alexis Armengol présente cette année lors du festival Off d'Avignon le spectacle *Candide, qu'allons nous devenir ?* à la Manufacture du 6 au 26 juillet 2017. La compagnie du Théâtre à cru propose une pièce philosophique, loufoque et décalée qui adapte et commente *Candide ou l'optimisme* de Voltaire.

Le conte de Voltaire, qu'est-il devenu ? Une tragicomédie !

Que les puristes se rassurent, le texte de Voltaire est bel et bien présent, dans toute sa complexité et modernité. S'agissant d'un conte philosophique, la part de récit est très importante et il était donc facile de conserver certains passages philosophiques clés tout en résumant rapidement certains purement narratifs ou moins importants. Dans la tradition, un conte se transmettait de manière orale et c'est justement ce que nous propose le Théâtre à cru, puisque Laurent Seron-Keller raconte l'histoire tout en incarnant certains personnages et Rémi Cassabé s'occupe des bruitages, de la musique et fait le contrepoint narratif de cette aventure épique.

Le théâtre a cette force de rendre certaines évidences plus visuelles. S'il est évident que le nombre d'aventures que vivent Candide et ses compagnons est complètement irréaliste, voir un comédien les incarner tour à tour souligne davantage l'invraisemblance de tout cela. Invraisemblance que le conteur n'hésite d'ailleurs pas à souligner lors de quelques apartés qui font mouche et font sourire... Cette surabondance d'aventures fait rapidement penser à la tragicomédie et à ses rebondissements incessants. Si certains moments sont tragiques avec la mort de plusieurs personnages (dont on sait qu'ils reviendront, car dans le monde de *Candide*, les gentils ne meurent jamais tout à fait), on rit énormément, ce qui n'empêche pas la pièce de soulever les questions philosophiques chères à Voltaire.

De la philosophie burlesque au théâtre

Avec son œuvre, Voltaire cherchait à décrédibiliser la pensée leibnizienne qui avançait : « *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes* » ; marotte dont usera et abusera Pangloss dans ses préceptes philosophiques. Confronté à de multiples drames tels que le tremblement de terre de Lisbonne, la guerre de 7 ans, la colonisation, les galères, l'esclavage, le viol, le meurtre, l'Inquisition... Candide s'interroge sur la valeur des propos de son maître, tout comme le comédien et nous finalement. Ce dernier a préparé des pancartes avec les mots présents dans cette citation et avec certains termes clés du livre et les a disposés un peu partout dans la pièce. Ainsi de nouvelles maximes peuvent s'inventer et le comédien nous les liste rapidement, montrant l'absurdité de cette citation qui reposerait sur un amalgame de mots qui pourrait faire sens. La philosophie s'exprime évidemment dans le texte de Voltaire, mais est soulignée, affirmée par les comédiens qui se permettent quelques commentaires et analyses très pertinents et drôles nous invitant à réfléchir sur ce qui se passe sous nos yeux. Pour le jeune public, ces commentaires sont les bienvenus et éclairent la compréhension du texte, pour les adultes, c'est souvent un moment de connivence, de complicité avec le comédien dont l'interprétation est magistrale.

Quand un univers se déploie sous nos yeux !

La mise en scène regorge de surprises, on ne les révélera pas toutes, mais sachez qu'à la fin du spectacle, la scène est pleine d'eau et de petits bois rouges... Loin de se contenter d'un simple récit de *Candide* commentée par-ci par-là, le metteur en scène développe l'univers du plus célèbre conte philosophique de Voltaire.

Les bruitages sont ingénieux et très bien amenés, comme pour le son de la tempête créé grâce à un aspirateur, ou le son de la guerre reproduit en tapant sur une table. Les interactions entre les comédiens relèvent plus du conseil d'interprétation ou de mise en scène que du dialogue théâtral, comme si le spectacle se créait devant nos yeux et que l'un se nourrissait des réflexions de l'autre pour avancer comme le feraient deux philosophes qui débattraient. Les transitions sont plutôt bien trouvées et on passe d'une situation, d'un pays à un autre sans difficulté. Pas besoin de changements de décors, un accessoire suffit à créer un monde, à créer une ambiance et parfois, seule la verve du comédien suffit.

À défaut d'avoir des moyens considérables pour créer moult décors, le talent est parfois suffisant... En effet, pour représenter les tribus qui capturent Candide dans la forêt amazonienne, les moutons qui repartent d'El Dorado chargés d'or ou la fin du conte, Alexis Armengol a fait appel au dessinateur Shih Han Shaw pour affiner l'univers dépeint par le comédien. Projetés sur le mur, ses dessins et animations souvent humoristiques participent au dynamisme de la pièce et voir un mouton voler en sirotant un soda avec des lunettes de soleil, façon « kéké » est assez délirant et participe au décalage global des propos de la pièce.

La mise en scène est très astucieuse et les comédiens parviennent à rendre drôle la philosophie de Voltaire tout en la respectant et la défendant ! Chapeau !

Still in paradise, une rencontre pour sortir des préjugés !

Du 6 au 25 juillet à 22h30, dans le cadre du Festival Off d'Avignon, La Manufacture accueille le spectacle participatif *Still in paradise* de Yan Duyvendak et Omar Ghayatt qui fait partie de la Sélection Suisse en Avignon.

Des échanges et un rejet des stéréotypes [sans spoiler]

Organisée par Pro-Helvetia, la Sélection Suisse en Avignon a pour but de promouvoir les performances artistiques et culturelles suisses. C'est dans ce cadre qu'est jouée la pièce *Still in paradise* qui au départ s'appelait *Made in paradise*. Ils l'ont renommé à cause du dernier fragment surprise qu'ils jouent obligatoirement à la fin du spectacle et dont on expliquera la signification dans la partie avec spoilers. Comme la plupart des créations de Yan Duyvendak, telle *Please Continue (Hamlet)*, *Still in paradise* est une pièce participative dans laquelle les spectateurs sont invités à faire l'expérience de la pièce. Les deux metteurs en scène et acteurs parviennent à créer une expérience collective et individuelle que chacun accepte et ressent à sa mesure, d'autant plus que c'est le public qui choisit le spectacle qu'il va voir. Au début de la pièce, les deux comédiens présentent douze fragments de manière humoristique en indiquant leur préférence, ceux qui sont les plus choisis, et ensuite le public est amené à voter. Les thèmes sont soit politiques soit liés à des expériences vécues par les deux metteurs en scène. Les deux comédiens défient les préjugés et le racisme, dans un contexte où la défiance envers l'Islam et les musulmans grandit, ce spectacle apporte des réponses vraiment intéressantes.

Le 12 juillet, à la Manufacture se jouait l'intégrale du spectacle avec les 12 fragments, si nous n'avons pas eu la chance de voir celui nommé « Action » à cause de l'horaire tardif de la fin du spectacle, voici une présentation des 11 autres et du fameux 13^{ème}. Donc si vous voulez garder la surprise, nous vous déconseillons de lire la suite, car nous révélons plusieurs surprises du spectacle, mais pas toutes non plus, rassurez-vous...

Des fragments d'une grande diversité [avec spoilers]

Les fragments sont tous très différents au niveau de la forme, on passe du récit, à la lecture, aux jeux face caméra, aux jeux de rôles avec le public, aux récits vidéos, bref tous les formats possibles nous sont présentés pour lutter contre les préjugés et nous sensibiliser à la culture musulmane et à la tolérance.

Très autobiographiques, les fragments s'enchaînent avec la superposition de tapis qui souvent définissent les espaces de jeu et l'espace du spectateur. Dans ce spectacle, on nous « balade » beaucoup et on change régulièrement de position, car le spectacle est fait pour nous maintenir actifs dans notre perception de la performance. Certains fragments sont très déstabilisants comme celui nommé « I love you » où on est amené à lire ce que Yan pensait d'Omar au début de la création du spectacle, à savoir qu'il n'était qu'un fainéant ou ce qu'Omar pensait de Yan, à savoir un égocentrique, narcissique. Lire au théâtre est particulièrement déroutant, mais on comprend mieux la genèse de ce spectacle, nous avons la chance de commencer par ce fragment qui nous paraît idéal pour débiter le spectacle. C'est très court et très amusant. Quant à savoir si c'est vrai... À nous de le deviner... Le jeu sur leur relation continue avec le fragment « Cartographie mentale » où ils doivent imaginer les réponses de l'autre sur des sujets évidemment polémiques et l'autre valide ou non la réponse. Si certaines fois, les réponses sont sincères et justes, elles sont régulièrement volontairement décalées pour susciter le rire, car oui, on rit beaucoup dans ce monde tant la complicité des comédiens est communicative.

Chacun a un moment autobiographique qui lui est propre. Yan Duyvendak raconte « Jihad beauté » et explique comment en cherchant à rencontrer des islamistes extrémistes pour les interviewer pour un spectacle, il tombe sur le plus bel homme qu'il n'est jamais vu... Omar lui nous raconte sa vie sexuelle dans « La vie secrète d'Omar », très décalé et drôle, mais sur un fond de vérité sociale assez intéressante

notamment sur la façon dont on découvre le sexe dans les pays arabes. L'autre moment autobiographique d'Omar est réalisé en doublette avec Georges, son traducteur syrien. En effet, Omar ne parle qu'égyptien pendant le spectacle et Georges est chargé de traduire ce qu'il dit, mais dans le fragment « Home » tous les deux lisent une lettre qu'ils ont écrite à un proche resté dans leur pays sur l'incompréhension des réactions d'adhésion des régimes politiques pour insister sur le fait que tous les musulmans ne sont pas extrémistes. D'ailleurs, l'épisode qui traduit cela le mieux est le « 3 vaut mieux que rien ». Dans cet extrait, Yan et Omar racontent comment ils ont vécu le 11 septembre 2001 et l'effondrement du World Trade Center. Yan raconte une version assez normale pour un Européen alors qu'Omar raconte une version dans laquelle tous les musulmans font la fête et communie devant ce qui se passe aux États-Unis, Omar compris. Ces explications sont assez touchantes et on se surprend à comprendre sa réaction. Puis il raconte une deuxième version qui ressemble à celle de Yan où il était choqué et inquiet devant ce qu'il s'est passé comme de nombreux musulmans qu'il croisait dans la rue. On ne saura pas laquelle est vraie même si on s'en doute, mais encore une fois, ils jouent sur les clichés et les stéréotypes avec intelligence, comme dans « Ceci n'est pas le paradis ». Ce fragment ne contient aucun dialogue, mais ressemble à une partie de photos. Chacun posant une photo à la suite de l'autre et qui marque un fort contraste entre certaines pratiques traditionalistes musulmanes ou extrémistes et le dévergondage européen. On passe d'une photo d'une famille de burkas à celle des Femen, etc.

« Boum » est également intéressant, car il propose un *brainstorming* du public autour de ce qu'il sait de l'Islam. Pendant une dizaine de minutes, nous sommes invités à dire ce qu'on sait sur cette religion sans qu'aucun des comédiens ne réponde à quoi que ce soit, mais on peut se répondre les uns les autres. C'est un bon moyen de voir quelles sont les choses les plus communément connues par la plupart des gens. L'autre expérience vraiment riche à vivre est le fragment « De l'autre côté », les hommes et les femmes sont séparés, on cite aux hommes des phrases de musulmans qui justifient la burka en expliquant qu'il s'agit d'un moyen de cacher son trésor au monde... tandis qu'on explique aux femmes comment mettre une burka. Si ce n'est pas obligatoire, c'est intéressant de découvrir ce qu'on peut ressentir sous cet habit puis lorsque les hommes reviennent, ils peuvent eux-mêmes revêtir la burka d'une des femmes. De même, le fragment intitulé « Les yeux fermés » concerne la prière musulmane. On nous explique la signification de la prière et on nous invite à en réaliser une, à reproduire les mouvements de prière. Encore, une fois il s'agit d'une expérience immersive étonnante où on se met dans la peau d'un croyant musulman.

Enfin, le fragment « Trump/Alternative effect » est très différent des autres, car les deux comédiens parlent anglais et Georges traduit plus ou moins bien. Chacun explique ce qu'il pense du monde et ce qu'il devrait être puis Georges arrange à sa sauce si ce qui est dit ne lui convient pas. Puis petit à petit, on découvre qu'il s'agit de playback et qu'au final, ils imaginent une réalité alternative qui n'est pas si alternative et pas si dénuée d'autorité puisque leurs paroles sont pré-enregistrées.

Pour conclure cet article, il nous reste à parler du dernier fragment qui a donné son nouveau titre au spectacle « still in paradise » (encore le paradis) qui conclut le spectacle et met en scène le voyage d'un migrant avec des jouets, mais qui surtout montre qu'un émigrant intégré est très critique à l'égard de ces migrants qui viennent en Europe pour profiter du système sans essayer de s'intégrer. En fin de compte, c'est Omar qui est contre la venue des migrants et non Yan qui lui est prêt à les accueillir dans un grand élan de solidarité. Voir que certains immigrés rejettent les migrants est intéressant, car on change de perspectives et c'est bien là la force de ce spectacle de nous faire réfléchir sur notre perception du monde en faisant de nous des interlocuteurs ou acteurs privilégiés.

Ce spectacle est magistralement orchestré et nous fait réfléchir tout en restant ludique. On comprend aisément pourquoi ce spectacle tourne depuis huit ans et pourquoi la Sélection Suisse en Avignon l'a retenu. Nous vous conseillons vivement de vous rendre à La Manufacture avant le 25 juillet pour découvrir cette pièce qui ne manquera pas de vous surprendre. **Jérémy Engler**

Geneviève Charras

L'amuse-danse !



DANSE à La Manufacture

"Circuit" de David Rolland

Méandres des coulisses

Nous voilà parti en navette privée pour le château de St Chamand : mystère de banlieue, aventure matinale pour "parcours immersif pour un spectateur".

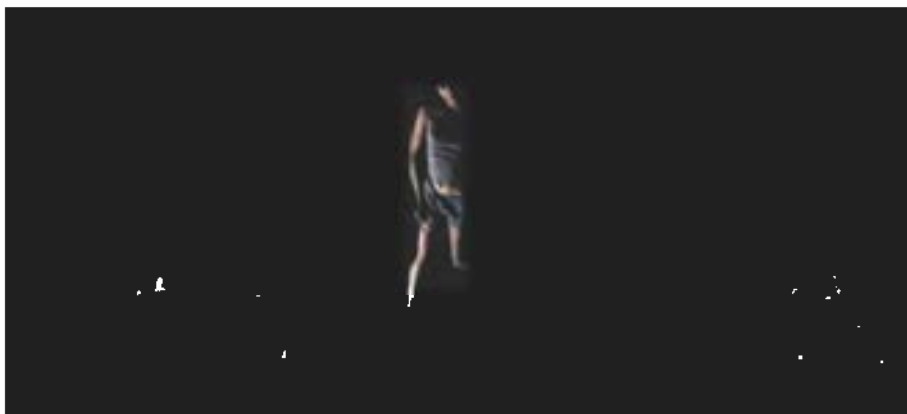
Surprise dès potron-minet, spéciale cuvée off 2017 Avignon. La classe ! On est choisi et trié sur le volet par la motivation ! Un par un les spectateurs sont invités à pénétrer l'univers de David Rolland à travers le miroir, les tentures, draperies et rideau de scène : du plateau aux coulisses, le spectateur acteur est guidé par une voix charmante, bercé zen en training du danseur pour commencer l'aventure. Et l'on passe derrière le miroir comme Alice au pays des merveilles !

Vivre une expérience unique, sensorielle, sensuelle et physique durant 45 minutes au sein d'un ingénieux dispositif digne des plus belles machineries deus ex machina, mécanique de l'Aurore des scènes anciennes. Boudoirs pour une visitée téléguidée par des bribes de voix de Catherine Deneuve, enchanteresse de l'instant. On est autonome de son être et état de corps : vivre en danseur ce parcours ou en simple curieux d'une expérience du plateau de scène. La blancheur des panoplies règne, des indices lumineux guident les déplacements comme un jeu de piste où l'on avance vers la résolution de l'énigme. Jeu de voiles magnifiques qui se dérobent, dévoilent ou masquent des silhouettes filantes, brèves apparitions de danseuses, guides de la déambulation.

C'est mystérieux, haletant, dérangeant ou calmant : au choix de votre état d'équilibre ! Derrière le rideau, l'ob-scène joue et gagne la curiosité, le désir. Entre les interstices, les entrebâillements des toiles tendues. Et quand de rêve éveillé, on retrouve la régie, c'est la fin de votre performance, très bien "conduite" par ce dispositif complexe ingénieux de Dominique Leroy, sonore, musical et poétique, spatial et mobile comme une colonne vertébrale d'un reptile ondulant au dessus de vos yeux ébahis.

Geneviève Charras

L'amuse-danse !



DANSE à La Manufacture

"Aucun lieu" de Franck Vigroux Cie d'autres corde

Territoires oniriques

Entre opéra vidéo et concert chorégraphique voici un opus étrange, inouï, fait de couches et de strates d'images vidéo en palimpseste pour créer une atmosphère et un univers singulier : flottant, flouté, zen et translucide, harmonieux, serein et inédit. Chorégraphiée par Myriam Gourfink, dansé par Azusa Takeuchi, l'opus oscille entre rêve et réalité : leurre des images de corps qui se surexposent, s'entrelacent, réalité d'un corps présent qui se fond dans les mises en abîme des plans et points de vu

Le trouble de la perception de l'espace ainsi engendré donne naissance à une spatialisation étonnante, mouvante, en perpétuelle transformation. Des corps spectraux s'y rencontrent, peuple d'ectoplasmes envahissants. L'ambiance est feu follet et imaginaire fertile d'une nuit agitée d'esprits mouvants.

On assiste à la fusion de mondes tangibles et virtuels grâce aux splendides et très travaillées images vidéo signées Kurt D'Haeseleer, dans une totale fusion des éléments. L'alchimie opère pour un monde onirique, planant, déroutant très esthétique, voyage dans des sphères inconnues, salvatrices et stimulantes. Une oeuvre entre virtuel et présence physique, pont tendu entre des mondes faits pour se rejoindre ; le fantastique et le réel.

18 juillet 2017

Geneviève Charras

L'amuse-danse !



DANSE à La Manufacture

"Opium" de Zampa

Désert désir.



Voyage au pays de Magali Milan et son complice Romuald Luydlin au pays du désert inspiré des textes de Hannah Arendt. Effets visuels et sonores garantis pour plonger dans des oasis de béatitude ou de chutes vertigineuses où le corps s'inscrit parmi les éléments d'un monde mobile comme un Calder suspendu au dessus de nos têtes. Elle est rageuse, telle une Brigitte Fontaine dans un univers lézardé qui se déchire et se scrute sans fin le nombril. Les tableaux se succèdent emportés par la musique live éclatante de Benjamin Chaval, sans cesse titillée par les décibels revigorants. C'est une étrange forme que cet "opium" du peuple, agora poétique et politique qui fait mouche sans qu'on sache vraiment pourquoi. La danse y dépose son butin, plutôt aguicheuse et illustrative mais ce cabaret bizarre n'en a que faire quand l'édifice tient debout avec ses fondations bien ancrées dans l'art de la représentation multimédia.

18 juillet 2017

Geneviève Charras

L'amuse-danse !



À La Manufacture

" Still in paradise" de la compagnie Yan Duyvendak

Même pas peur !

Il arpente les territoires du politique, de l'actualité et se frotte dans cet opus en constante mutation à l'Islam en compagnie de Omar Ghayatt soutenu par le performeur interprète Georges Daaboul.

Six fragments à choisir parmi douze épisodes créés pour l'occasion: le public réuni en chœur participatif vote à main levée pour choisir les plus attirants, présentés auparavant de façon ludique et débonnaire. Des lés de tissus feront office de décor, de tapis bigarré chaleureux pour cette agora, forum d'échanges entre les trois artistes et le public convoqué à agir, réagir sans cesse trois heures durant, on jouit des points de vue des auteurs sur le politique, à chaque séquence, on bouge, on se déplace, on change de direction mais pas de cap : l'authenticité, la sincérité des propos et des échanges fait légion.

De "Ma vie secrète" épisode sur les émois sexuels de compère égyptien, on passe au drame du 11 Septembre, vécu par les deux protagonistes et contés dans une sincérité troublante. Comment adopter un réfugié sera le fragment commun final : un déploiement d'objets vernaculaires pour conter les péripéties d'un migrant, rejeté de toutes part.

C'est une expérience unique à vivre absolument, si possible dans son intégralité de 4H 30, tant chaque épisode nous met face à nous même, convoqué par des artistes performeurs dont le secret est bien la franchise, l'audace et le talent de la mise en espace.

Pour récompense, un thé glacé et l'on s'abreuve encore de questionnement les lendemains durant !

18 juillet 2017

22 Juillet 2017

Fraternité du malheur



Depuis *Visage de feu*, le public a appris à aimer le théâtre étrange, noir, d'une drôlerie inquiétante, de Marius von Mayenburg. Sa pièce *Le Moche*, fait l'objet de nombreuses mises en scène françaises et même des acteurs au physique séduisant, comme Jérôme Kircher, ont joué ce personnage d'homme marqué par la laideur.

Louis Arene et son Munstrum Théâtre se sont intéressés à *Le Chien, la Nuit et le Couteau* dont leur nouvelle mise en scène, créée au théâtre 95 de Cergy-Pontoise et à la Panopée de Vanves, puis à Strasbourg.

Dans la nuit, le personnage principal, un quasi anonyme revenant à pied d'une réunion d'amis, ne rencontre pas tout de suite le chien dont il est question dans le titre. C'est plutôt quelqu'un qui cherche son chien qu'il croise sur un trottoir. Il est sympathique, l'inconnu sans chien, jusqu'à ce qu'il sorte un couteau. Le reste de la nuit va être hallucinant, avec une arrivée dans un hôpital où les médecins soignent les malades avec de curieux principes. L'homme erre d'un service à un autre, d'un domicile à un autre, éprouve quelque émotion pour une femme, rencontre enfin le chien. Il manque sans cesse d'être tué. S'il se mettait à tuer à son tour ?

Louis Arene, qu'on connaît comme acteur à la Comédie-Française mais moins comme metteur en scène à l'intérieur de sa propre compagnie, a le sens du climat et de l'espace.

La pièce se déroule sur un passage étroit qui mène à deux lieux assez mystérieux où des lumières et des transparences révèlent en partie des événements complémentaires. Les personnages portent tous des masques qui épousent la forme de la tête, voilent le visage et le crâne ; cela provoque une ressemblance et même une gémellité entre eux. Ce sont des êtres humains comme gommés par la dureté de la vie et obligés de se dissimuler pour exister derrière leur allure spectacle : des frères dans le malheur et dans la cruauté. Lionel Lingelser, François Praud et Victoire du Bois sont saisissants, qu'ils n'aient qu'un rôle plein à jouer ou qu'ils se fractionnent en plusieurs rôles.

Ce qui est particulièrement réussi dans la mise en scène de Louis Arene, c'est la capacité à faire naître le rire dans cette nuit cauchemardesque. Rares sont les artistes du fantastique qui atteignent ce deuxième degré à la moquerie secrète. **Gilles Costaz**

Le Chien, la Nuit et le Couteau de Marius von Mayenburg, traduction d'Hélène Mauler et René Zahnd, dramaturgie Kevin Keiss, création sonore de Jean Thévenin, création lumières de François Menou, création costumes de Karelle Durand, scénographie de Louis Arene et Amélie Kiritzé-Topor, masques de Louis Arene, avec Lionel Lingelser, François Praud, Victoire du Bois.

La Manufacture, Avignon, 15 h 20



26 juillet 2017

Un couteau dans la nuit

Retour sur *Le chien, la nuit et le couteau*, texte en noir et rouge, joué lors du Festival d'Avignon Off

C'est une fable monstrueuse que nous propose *Le chien, la nuit et le couteau* de **Marius Von Mayenburg**, programmé à la Manufacture. Un texte noir avec des éclats rouges, ceux du sang qui souvent jaillit. Car le parti-pris gore nous plonge dans un univers dérangeant. L'auteur et le metteur en scène (**Louis Arène**) tendent un miroir déformant aux spectateurs installés dans un espace bi-frontal dans la patinoire d'Avignon. Les comédiens portent des masques qui font office de seconde peau et « *révèlent ce qui est caché* », comme le déclare Louis Arène, créateur de ces masques loin des archétypes. Les personnages en sont d'autant plus inquiétants quand ils surgissent dans ce no man's land déroutant.

Au début un homme cherche son chien parti rejoindre les hordes de loups dans la forêt proche. Non loin s'éveille M. (**François Praud**) : il s'est perdu, se retrouve seul dans un endroit où les montres semblent arrêtées ou avancer trop vite. L'autre l'attaque, un couteau surgit, M. tue son agresseur. Tuer pour ne pas l'être. Commence la descente aux enfers.

Il rencontre successivement plusieurs personnages tous plus étranges ou fous les uns que les autres, un policier, un médecin, une femme désirante, une infirmière, un avocat, tous joués par **Lionel Lingelser** et **Sophie Botte**, magnifiques dans leurs métamorphoses. Ces êtres ont littéralement faim de l'Autre. Attirés par l'odeur du sang, ils incarnent le désir de dévoration de chair humaine.

Archaïque, historique, enfoui ?

Peut-être nous mettent-ils en garde contre les déviances possibles de nos sociétés futures...

Le rythme est très soutenu, les séquences s'enchaînent, les corps disparaissent, semblent parfois ressusciter. L'univers sonore de **Jean Thévénin** mêle Wagner, Vivaldi, Abba... Du drame à la farce, de l'effroi au rire, le spectateur est tenu en



haleine. La fin est ouverte : M. perçoit une issue, lève son masque et tend la main à la femme. Un nouveau monde serait-il possible ? CHRIS BOURGUE

Le chien, la nuit et le couteau de **Marius Von Mayenburg**, par **Munstrum théâtre** se joue jusqu'au 26 juillet à la patinoire d'Avignon dans le cadre de la programmation de La Manufacture

LEBRUIT DU OFF



Voici notre « TOP 30 » des meilleurs spectacles du OFF 2017. Un OFF plutôt plus réussi en termes de qualité des spectacles que celui de l'an passé, avec même quelques « pépites » à ne pas rater... Cette sélection comme vous le savez est le fruit de l'ensemble des collaborateurs du BDO pour cette 8e saison. Forcément subjective, fièrement assumée.

Le fils – La Manufacture

Les déclinaisons de la Navarre – La Manufacture

Opium – La Manufacture

Sandre – La Manufacture

Moi, la mort, je l'aime... – La Manufacture

26 juillet 2017



31 juillet 2017

Théâtre : le très bon d'Avignon

Le festival off d'Avignon s'est terminé hier. 1480 pièces de théâtre vous ont fait rire, pleurer et réfléchir, ont piqué votre curiosité, vous ont fait redécouvrir les plus grands classiques ou applaudir de toutes nouvelles compagnies. Du beau sur les planches.

(...) Enfin, parmi les spectateurs qui arpentent les rues de la Cité des Papes, il y a ceux qui cherchent de beaux spectacles. « *Étranger, (...) dis-moi donc ce que c'est que le beau.* » *Le Chien, la nuit et le couteau* répondrons-nous à Socrate, une pièce de Marius von Mayenburg mise en scène par Louis Arene.

Le seul spectacle cette année qui nous aura fait pleurer. Ni de rire, ni de chagrin, de beauté simplement. Ce n'est pas seulement le texte, dont chaque mot est d'une justesse accablante, ce ne sont pas seulement les costumes et les masques, dont la conception est remarquable, ce n'est pas seulement la performance à couper le souffle des trois comédiens (jusqu'au moment du salut on les croyait cinq).

Tout, tout dans ce spectacle est calibré, réfléchi, pensé. Louis Arene pioche dans les ressorts du cinéma et tire partie du pouvoir théâtral pour sublimer à la fois ses comédiens et le texte qu'ils déclament avec une puissance trop rarement entendue. Ainsi, la bande originale (car c'est bien de cela qu'il s'agit) et la voix du narrateur (qui n'est pas sans rappeler celle de Gaspard Ulliel dans *Juste la fin du monde*) nous transportent dans ce conte fantastique et gore où le sang gicle à flot et le corps s'exprime en entier.

Car oui, nous sommes au théâtre et rien n'est coupé, cadré, recadré. Le corps à lui seul nous montre qu'il n'a besoin d'aucun artifice, il est le meilleur des effets spéciaux et modèle à l'envi un chien, un loup, une femme amoureuse, un monstre, un homme fragile, un autre qui aurait mangé des moules, en août. Magique et majestueux, François Praud nous laisse sans voix. Il interprète avec brio M., un homme ordinaire qui se retrouve plongé dans un monde de monstres affamés, devenant monstre lui-même.

Un travail collectif qui ne sert pas le texte mais qui l'offre, cadeau intellectuel, émotionnel, sensoriel pour une fusion des sens la plus totale. Julie Tirard